Beaumanoir
Les ressources de
l'esprit

PQ
1955
B95R4

2 plays.

baron de
BEAUMANOIR
(1720? - ?)

From 1770 Gentleman's
ed.

Only edition?

LES

RESSOURCES DE L'ESPRIT,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES EN VERS.

NOMS DES PERSONNAGES.

ORONTE.

MADAME ORONTE.

LUCINDE, *fille d'Oronte.*

FATENSOT, *époux deſtiné à Lucinde.*

CLÉON, *amant de Lucinde.*

TOINETTE, *ſuivante de Lucinde.*

CRISPIN, *valet de Cleon.*

La Scène eſt dans le jardin d'Oronte.

LIBRARY
DEC 21 1972
UNIVERSITY OF TORONTO
PQ
1955
B95R4

LES

RESSOURCES DE L'ESPRIT,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES EN VERS.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIÈRE.

CLÉON, CRISPIN.

CLEON.

Tu me vois, cher Crispin, confus, désespéré ;
Contre tous mes projets le Ciel s'est déclaré ;
Par un fatal hymen Lucinde m'est ravie ;
Je n'ai rien désormais qui m'attache à la vie.
Tout m'accable, & je suis au comble du malheur ;
Plein d'amour, sans espoir, j'en mourrai de douleur.

CRISPIN.

Ah, Monſieur, écartez ce préſage funeſte;
Votre malheur n'eſt rien, ſi la raiſon vous reſte.
Quoi, la perte d'un cœur vous mettroit au tombeau!
La reſſource eſt heureuſe, & le projet eſt beau!
Eh, ſi donc! à votre âge, & fait comme vous êtes,
On doit accumuler conquêtes ſur conquêtes;
On trouve aſſez d'objets à qui donner ſon cœur.

CLÉON.

Oui, mais je perds le ſeul qui faiſoit mon bonheur;
Un fier rival triomphe, & le refus d'Oronte
Accroît le déſeſpoir qu'à peine je ſurmonte;
Je ſuis par ce refus exclus de ſa maiſon.

CRISPIN *d'un ton railleur.*

C'eſt un aſſaſſinat. Ah! quelle trahiſon!
Vraiment la perte eſt grande, & votre ſort me touche!
Parbleu, vit-on jamais animal plus farouche!
Oronte, à mon avis, a tort, mais très-grand tort.
Hé bien, faites ſur vous un généreux effort;
Oubliez de Lucinde...

CLÉON.

O Ciel! que je l'oublie!
Un objet ſi charmant!...

CRISPIN.

Sans doute elle eſt jolie;
Mais

Mais ſon air indolent me fait aſſez penſer
Qu'on peut parer l'idole, & non pas l'encenſer.
Eh, comment vous flatter d'avoir la préférence
Dans un cœur?...

CLEON.

Oui, ſes yeux m'en donnent l'eſpérance.
Ils m'ont toujours paru ſenſibles à mes ſoins.

CRISPIN.

Ils en auroient moins dit, ſi vous les aimiez moins.
On croit facilement, quand l'amour nous inſpire,
Que des yeux de quinze ans diſent ce qu'il faut dire.
Non, non, pour s'exprimer, il faut ſçavoir penſer;
Et Lucinde entre nous.... Ce ſeroit offenſer
Le bon ſens que de croire...

CLEON.

Heureuſement pour elle,
Le jugement d'un ſot n'eſt pas toujours fidelle.

CRISPIN.

Il eſt donc bien des ſots; car j'entends que chacun
Dit: elle a tout pour elle, hormis le ſens commun.

CLEON.

Hormis le ſens commun! L'exception m'enchante!
N'en eſt-il pas encor quelqu'autre auſſi touchante?
Tais-toi, maudit bavard, reſpecte ſes appas;
Tu parles de Lucinde, & ne la connois pas.

CRISPIN.

Vous la connoiſſez mieux ! Ah, de bon cœur j'enrage
De voir un homme inſtruit adorer une image.
Eh, ſur quel fondement lui croire de l'eſprit ?
Eſt-ce quand elle lorgne, ou bien lorſqu'elle rit ?
Pour elle, vos diſcours ſont des diſcours arabes ;
Elle ne vous répond que par monoſyllabes :
Oui, non, qu'eſt-ce ? Comment ? ... Ah ! vous n'y penſez pas,
Monſieur : ſi ce langage a pour vous des appas,
Je ne m'y connois point.

CLEON.

Sçais-tu que ta critique
Commence à m'ennuyer ? Deviens plus politique.
Trêve aux réflexions, ſans quoi je pourrois bien
Corriger un cauſeur, d'un ſi libre entretien.
Tous ces mauvais propos ne peuvent que déplaire.

CRISPIN.

Ah, Monſieur, excuſez, je vois qu'en telle affaire
Un conſeil eſt de trop. Quoi, ſans précaution,
Accoutumer l'amour à la correction !
C'eſt ſe flatter en vain, il vaut mieux ſe contraindre,
Approuver votre amour, vous ſervir & vous plaindre.

CLEON.

Te voilà bien au point où je te deſirois.
Hélas, j'étois ſans crainte alors que j'eſpérois ;

Mais puiſqu'à mon amour le ſort paroît contraire,
Ton eſprit, cher Criſpin, me devient néceſſaire.
Tâche de pénétrer quel eſt l'heureux rival,
A mes vœux les plus doux aujourd'hui ſi fatal;
Et pour rompre un hymen dont l'horreur eſt extrême,
Appelle à ton ſecours quelque grand ſtratagême.

CRISPIN.

Çà... récapitulons, pour ne rien oublier,
Et contre les revers forgeons un bouclier.
D'abord, rompre un hymen c'eſt pour moi bagatelle.
Aller ſonder le gué, faire la ſentinelle,
C'eſt mon premier métier. Juſqu'ici tout va bien.
Avec Lucinde encore avoir un entretien,
La choſe eſt très-aiſée, & je crois fort utile;
Sonder ſes ſentimens, voilà le difficile:
Car le ſèxe, dit-on, toujours empaqueté,
Tient contre nos ardeurs ſon cœur en ſûreté.
Aller de but en blanc parler de votre flamme,
Ce ſeroit du complot lui découvrir la trame;
Et peut-être ſon cœur...

CLEON.

Juge différemment;
Elle ſera ſenſible aux ſoupirs d'un amant.

CRISPIN.

Pour donner à Lucinde un peu de confiance,
Il faudroit auprès d'elle établir ma créance
Par un billet...

CLEON.

Crois-tu qu'elle l'accepte ?

CRISPIN.

Eh bien !
Qu'en dites-vous ?... Ah, ah, vous ne répondez rien !
Ses yeux, dont vous vantiez la grande intelligence,
Sur cet unique objet ont gardé le silence.
Puisqu'ils n'ont pas tout dit, je puis donc sur ce fait
Vous parler...

CLEON.

Oui, Crispin.

CRISPIN.

Vous serez satisfait.
J'y vais tout employer. Vous connoissez Toinette,
Suivante de Lucinde ; il n'est point de soubrette
Plus souple, plus rusée ; elle est dans le besoin,
Ce qu'on veut qu'elle soit : sincère, faux témoin,
Hautaine, intéressée, indolente, quinteuse,
Douce, vive, colère, adroite, généreuse,
Complaisante, rétive... Enfin c'est un sujet
Capable d'inventer & conduire un projet.
Elle s'entend très-bien à brouiller un ménage,
A réunir deux cœurs, à rompre un mariage.
Ces sublimes travaux l'occupent tour-à-tour ;
Mais son penchant l'entraîne à protéger l'amour :
Pour tout dire, en un mot, ce prodige femelle
Est de votre valet la conquête nouvelle.

Je me suis laissé prendre à ce piquant minois ;
Tandis que vous lorgnez, je jase en tapinois.
Mes desirs, entre nous, ne seront point frivoles ;
J'en ai pour sûr garant bon nombre de paroles
Expressives, au point, que, peut être à l'instant,
Elle me parle encor, quoique je sois absent ;
Tant elle a d'éloquence !

CLEON.

O Ciel, est-il possible
Qu'à tes soins empressés Toinette soit sensible !

CRISPIN.

La chose est décidée ; oui, nous nous sommes vus,
Nous nous sommes parlé, nous nous sommes vaincus.
Et c'est là le grand point ; mais auprès d'une belle,
Toujours la contempler pour voir si sa prunelle
Se tournera sur vous ou d'un autre côté,
Douter de son estime ou de sa cruauté :
Est-ce là le bonheur où l'amour doit prétendre?
Il faut parler, Monsieur, pour bien se faire entendre ;
Et comme vous n'avez osé jusqu'à ce jour,
Il faut par un billet déclarer votre amour.
Toinette le rendra, je réponds de son zèle ;
Et si votre maitresse à vos vœux est rebelle,
Il faut s'en consoler ; car on ne s'attend pas
A voir les gens sensés mourir pour des ingrats.
Mais si vous recevez réponse favorable,
Alors notre projet deviendra praticable.

Nous chercherons après un moyen plus certain
De vaincre tout obſtacle, & d'obtenir ſa main.

CLEON.

Ah, je ſuis tranſporté ! Ce que tu viens de dire
Accroît mon eſpérance.

CRISPIN.

Eh bien, allez écrire.

CLEON.

Je crains encore...

CRISPIN.

O Ciel, quelles ſont vos frayeurs ?
Chargez-vous ſeulement d'écrire des douceurs ;
Le réſte eſt mon affaire. Allez.

CLEON.

Mais ſi Toinette....

CRISPIN.

Sortez. J'entends quelqu'un ; votre ardeur indiſcrette...

Cléon ſort.

SCENE II.

CRISPIN *seul.*

QUELQU'UN sort du bosquet. C'est M. Fatensot,
Robin provincial, insupportable & sot.
Ah, si c'étoit l'époux qu'Oronte nous préfère!...
Tâchons de découvrir cet important mystère.

SCENE III.

FATENSOT, CRISPIN.

FATENSOT, *d'un ton faquin pendant toute la Scene.*

CRISPIN dans ce jardin! Ma foi je suis instruit.
Pour Toinette il soupire, & l'amour l'y conduit.
Bon, de l'amour par-tout, j'approuve ta tendresse;
Et même, si tu veux, je puis à ta maîtresse
Parler en ta faveur...

CRISPIN.

Je parle bien tout seul;
Nous avons ce talent depuis mon trisayeul.

FATENSOT.

Prends que je n'ai rien dit ; mais que devient ton maître ?

CRISPIN.

Tout-à-l'heure, Monsieur, vous le verrez paroître ;
Il ne s'est retiré que pour quelques instans ;
Il est très-occupé de soins intéressans.

FATENSOT.

Intéressans ! Je sçais .... Il a pris à partie
Une jeune beauté...

CRISPIN.

Sans doute fort jolie !

FATENSOT.

Il s'est dans cette affaire établi demandeur ;
Mais son droit est mauvais, car je suis défendeur.

CRISPIN.

Quoi, mon maître amoureux ! j'en sçaurois quelque chose...

FATENSOT.

Avec toi sur ce point il a donc bouche close.
Apprends que de Lucinde il convoitoit la main ;
Et que sur cet objet mon triomphe est certain :
Le pauvre ami rougit de sa mésaventure ;
De bon cœur je le plains de sa déconfiture ;
Il ne s'attendoit point à trouver un rival
Tel que moi. Non, Crispin, le jeu n'est point égal ;

Qui s'y veut acharner, d'ordinaire se blouse.
Lucinde m'est acquise, & demain je l'épouse.
Pour signer le contrat, on vient dans le moment
De m'ajourner en forme, & personnellement.

CRISPIN.

Qu'on me pende à l'instant, ou plutôt qu'on me berne,
Si je crois que Monsieur, Magistrat subalterne,
Soit l'époux de Lucinde !

FATENSOT.

Eh, pourquoi ?

CRISPIN.

Je m'entends.

FATENSOT.

Quoi, Crispin en appelle !...

CRISPIN.

Oui.

FATENSOT.

Mais il n'est plus temps ;
Ton maître est sans ressource, & sa cause est perdue ;
Le juge a prononcé, la sentence est rendue
Par corps, à mon profit ; Cleon avec dépens
Débouté...

CRISPIN.

Nous verrons de nouveaux changemens ;

Car j'interjette appel, & j'aurai sur requête
Un arrêt de défense.

FATENSOT.

As-tu mis dans ta tête
Des moyens raisonnés pour un si grand projet?

CRISPIN.

Il suffit.

FATENSOT.

Je t'invite à le suivre en effet.
En attendant l'appel, tu diras à ton maître,
Qu'en toute occasion je lui ferai connoître
Que mon attachement est pour lui sans égal,
Et qu'il doit oublier que je suis son rival:
Quand sur un même objet on est en concurrence,
Chacun peut se flatter d'avoir la préférence.
Je ne sçaurois qu'y faire: est-ce ma faute à moi
Si Lucinde s'empresse à me donner sa foi?
Pour se soumettre un cœur le talent peut suffire,
Sans mille autres raisons inutiles à dire;
Je triomphe.

CRISPIN.

En tout cas, sur cet événement
Je ne puis que vous faire un mauvais compliment.
Il faut en convenir, votre future est belle;
Mais c'est tout, & je crois que vous valez mieux qu'elle.

FATENSOT.

Tu dis vrai, cher Crispin, & je sens, comme toi,
La disproportion entre Lucinde & moi.

Elle n'a point d'eſprit, de graces, de naiſſance ;
Mais ſa dot eſt le prix de la méſalliance.

Fatenſot ſort.

SCENE IV.

CRISPIN *ſeul.*

VOILA donc le rival qui cauſe nôtre ennui !...
Toinette vient. Allons, ménageons ſon appui.

SCENE V.

CRISPIN, TOINETTE.

TOINETTE.

BONJOUR, Criſpin.

CRISPIN.

Bon jour, adorable Toinette.
Pour te voir un inſtant, en ce lieu je te guette ;
Tu dois être ſenſible à mes empreſſemens ;
En vain je te cherchois dans tes appartemens,
C'eſt-à-dire, entre nous, garde-robe, anti-chambre,
Entre-ſolle, boudoir, & cabinet à l'ambre.

TOINETTE.

Vous auriez fort bien fait de me chercher ailleurs ;
Ces lieux vous ſont fermés ; j'en exclus les railleurs.

CRISPIN.

Avec moi ſur ce ton faire la renchérie,
Jouer à la Madame, ah, finis, je te prie !
Ces façons ne vont point à ma fidèle ardeur ;
C'eſt aſſez que tes yeux tyranniſent mon cœur.
Je n'ai que trop parlé de mon tendre martyre.
J'ai ſur d'autres objets quelque choſe à te dire.

TOINETTE.

Mon oreille, Monſieur, ne peut, en ce moment,
Se prêter aux propos d'un douloureux amant.

CRISPIN.

C'eſt d'affaires, te dis-je, & non de ma tendreſſe
Que je veux te parler.

TOINETTE.

Je cours chez ma maîtreſſe
D'un hymen annoncé préparer l'attirail.
Lucinde des pompons m'a donné le détail.

CRISPIN.

Lucinde ſe marie ! Elle eſt donc bien contente !

TOINETTE.

Non, l'hymen lui déplaît ; elle eſt trop indolente
Pour ſentir les effets d'un lien auſſi doux.

CRISPIN.

Tu les ſentirois mieux. Dis-moi, quel eſt l'époux
(Ce n'eſt pas un ſecret) qu'on deſtine à Lucinde ?

TOINETTE.

Oronte l'a trouvé dans les marais du Pinde,
Contrefaiſant l'eſprit, meſurant l'univers,
Mignardant, bavardant, faiſant de mauvais vers ;
Il n'a du ſens commun pas la moindre éteincelle ;
Au moins c'eſt mon avis. Fatenſot on l'appelle ;
Suffiſant, ennuyeux... on pourroit, entre nous,
Craindre moins le couvent qu'un ſi biſarre époux.
Certain je ne ſçais quoi m'attache à ma maîtreſſe.

CRISPIN.

Ce n'eſt pas ſon eſprit.

TOINETTE.

Sa douceur m'intéreſſe.
Depuis l'hymen conclu, ſes yeux baignés de pleurs
Annoncent qu'elle craint ou prévoit ſes malheurs.

CRISPIN.

Fille qui ſe refuſe à l'hymen qui s'aprête,
Et gémit en ſecret, a d'autres ſoins en tête ;
Car ſon cœur, aux deſirs par l'amour préparé,
Du lien conjugal eſt toujours altéré.
N'aurois-tu point ſurpris ce cœur d'intelligence
Avec un autre objet ?

TOINETTE.

Pour cette confidence,
On peut, sans vous blesser, être sobre.

CRISPIN.

En effet
Sur ce point capital ton silence est parfait.
Entre nous, cependant, tu chéris ta maîtresse;
La bonté de Cléon à son sort m'intéresse;
En cette conjoncture, eh bien, que penses-tu?

TOINETTE.

Que Toinette & Crispin chérissent la vertu.

CRISPIN.

Eh quoi, souffrirons-nous que ce goujat du Pinde,
Ce plât aventurier, soit l'époux de Lucinde?
Nos protégés n'ont plus d'espérance qu'en toi.

TOINETTE.

Leur sort seroit heureux s'il dépendoit de moi.
Trop sûre de trouver des parens indociles,
Je sens que mes efforts deviendroient inutiles;
L'affaire est décidée. Adieu, jusqu'au revoir.

CRISPIN.

Ingrate, tu veux donc les mettre au désespoir!

TOINETTE.

Non, j'y veux réfléchir. Adieu; j'entends Madame

En s'en allant.

Qui m'appelle. Je pars.... Hélas, au fond de l'ame
Je voudrois les servir, mais.... Ne suis point mes pas.

Elle sort.

CRISPIN.

Tu me jettes, ma foi, dans un grand embarras...
Cependant opposons une audace invincible.
Quand on n'a rien à perdre, il n'est rien d'impossible.

SCENE VI.

CLEON, CRISPIN.

CLÉON.

AH, te voilà, Crispin.

CRISPIN.

Monsieur a-t-il écrit?
L'épître est-elle heureuse? Enfin tout est-il dit
De façon à convaincre une beauté rebelle,
Qu'on ne sçauroit brûler d'une ardeur plus fidelle?
Car il nous faut ici du style triomphant.

CLEON.

Lis.

CRISPIN.

Monsieur...

CLEON.

Lis, te dis-je, & tu seras content.

CRISPIN *lisant la lettre.*

Ah, je suis enchanté!

CLEON.

Mais l'entrepriſe eſt grande.

CRISPIN *liſant toujours.*

Il n'eſt point, ſur ma foi, de cœur qui ne ſe rende
A tous ces ſentimens tendrement exprimés.
On reconnoît l'amour à ces traits enflammés.

CLEON.

Va, retourne au logis, & cachète ma lettre.

CRISPIN.

Je n'irai pas ſi loin.

CLEON.

Avant de la remettre,
Je crois, ſauf ton avis, qu'il ſeroit à propos
D'intéreſſer Toinette...

CRISPIN.

Ah, ſoyez en repos.
Ne ſongeons qu'au projet, &, l'affaire finie,
Vous récompenſerez à votre fantaiſie.
J'ai déja découvert quel eſt votre rival:
C'eſt Monſieur Fatenſot.

CLEON.

Quoi, cet original,
Ce robin empeſé, dont l'eſprit ne ſe guinde
Que pour être inſolent!

CRISPIN

Eſt l'époux de Lucinde ;
La nôce, m'a-t-il dit, doit ſe faire demain ;
Tout s'aprête.

CLEON.

Ah, Criſpin, mon malheur eſt certain
J'en mourrai de douleur.

CRISPIN.

Monſieur, point de foibleſſe ;
Sous ma protection je prends votre tendreſſe.
J'ai déja vu Toinette, & nous ſommes d'accord.

CLEON.

Tu l'as vue ? . .

CRISPIN.

En perſonne.

CLEON.

En ces lieux ? . . .

CRISPIN.

Elle en ſort.

CLEON.

Eh, pourquoi me cacher ? . . .

CRISPIN.

Je n'ai rien à vous dire ;
De tout avec le temps je pourrai vous inſtruire.

Allez, ne craignez rien, repoſez-vous ſur moi;
Nous obtiendrons Lucinde, & j'en jure ma foi.

CLEON.

Je te donne, Criſpin, toute ma confiance.

CRISPIN.

Et je vous donne, moi, toute mon aſſiſtance.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIÈRE.

TOINETTE *seule.*

QUE viens-je faire ici ? Ma foi, je n'en ſçais rien.
Lucinde me demande un moment d'entretien.
Que de ſimplicité ! . . . Je la vois, & je gage
Que l'important ſecret ſera ſon mariage.
Voyons . . .

SCENE II.

LUCINDE, TOINETTE.

LUCINDE *d'un ton naïf & langoureux.*

BONJOUR, Toinette.

TOINETTE.

Eh, bien, parlez.

LUCINDE.

Quelle heure eſt-il ?

A part.

Je n'en ſçai rien.... Ma foi, le début eſt gentil.

LUCINDE.

Il fait très-beau....

TOINETTE.

Fort beau.

LUCINDE.

Que je ſuis enchantée
De t'avoir pour amie!

TOINETTE.

Ah, j'en ſuis tranſportée.

LUCINDE.

Eh bien, regarde-moi!.... Comment me trouves-tu?

TOINETTE.

Belle comme le jour, mais l'œil un peu battu,
L'air triſte, ſoucieux, & la mine allongée.

LUCINDE.

Tu ne te trompes point. Ah, je ſuis bien changée;
Tu ſçais qu'on me marie à Monſieur Fatenſot;
Eſt-il bien fait pour moi?

TOINETTE.

C'eſt votre vrai balot.

A part. *haut.*

Sondons ſes ſentimens... Il eſt bien fait pour plaire.

LUCINDE.

Fatenſot te plaît donc ?

TOINETTE.

Il n'eſt pas néceſſaire
Qu'il me plaiſe, & je ſuis ſeulement de l'époux
La très-humble ſervante.

LUCINDE.

Ah, que ce mot eſt doux!
La très humble ſervante ! O Ciel ! ... Je ſuis ſurpriſe
Que vous ayez, Toinette, auſſi peu de franchiſe.
Quoi, louer Fatenſot !

TOINETTE.

Je dis encore un coup
Que je le trouve bien; vous déplaît-il ?

LUCINDE.

Beaucoup.
Mais cela ne fait rien, & je dois me contraindre,
N'eſt-ce pas ? ..

TOINETTE.

Non vraiment, vous êtes fort à plaindre.

LUCINDE.

Toinette me plaindroit !

TOINETTE.

Sans doute.

LUCINDE.

Assurément ?

TOINETTE.

Assurément, vous dis-je, & très-certainement.

LUCINDE.

Tu m'aimes donc un peu ?

TOINETTE.

Un peu !.. Quelle injustice !
Puissé-je de mes jours vous faire un sacrifice !

LUCINDE.

Si le mot te déplaît, juge l'intention.
Je desire beaucoup de ton affection.

TOINETTE.

A part. *haut.*

Elle y met de l'esprit... Croyez, Mademoiselle,
Qu'on ne peut en tous points vous être plus fidelle.

LUCINDE.

Eh bien, sur mon hymen dis-moi ton sentiment.

TOINETTE.

Je pense qu'il couronne un généreux amant.

LUCINDE.

Un amant, juste Ciel ! Tu m'étonnes, Toinette,
D'aller jusqu'au soupçon que la raison rejette.
Un amant !...

TOINETTE.

Quoi, ce mot peut-il vous offenſer ?
Il n'a rien d'indécent qui puiſſe vous bleſſer.

LUCINDE.

Je vois que dans ton cœur Fatenſot a pris place.
Je ne t'en parle plus. Au moins, dans ma diſgrace,
Ne m'abandonne pas. Toinette, par pitié,
Joints à tes ſentimens celui de l'amitié ;
Car dans mon déſeſpoir...

TOINETTE.

Je n'y puis rien comprendre ;
Et votre déſeſpoir a de quoi me ſurprendre ;
Dans tout ce qui ſe paſſe, enfin, je ne vois rien
Qui vous puiſſe jamais faire ni mal ni bien.

LUCINDE.

J'ai tort, je le confeſſe, oui, je me ſuis trompée ;
Et ſi de mon hymen je paroîs occupée,
Je puis bien l'aſſurer, c'eſt ſans réfléxion ;
Tout m'eſt indifférent, hors ton affection.

TOINETTE.

Vous me donnez le change, & je ne le prends guère ;
Avec moi déſormais devenez plus ſincère.

LUCINDE.

On peut bien badiner.

TOINETTE.

Vous m'en avez trop dit;
Je vois que Fatenſot vous cauſe du dépit.

LUCINDE.

Si mon hymen te plaît, il m'eſt aiſé de croire
Que je dois à jamais bannir de ma mémoire
Cette prévention qui cauſe mon dégoût;
Je ſçaurai me contraindre, & me réſoudre à tout.

TOINETTE.

Que vous connoiſſez mal le zèle qui m'anime!
Déteſter Fatenſot, ce n'eſt point faire un crime.
Je puis même aſſurer que cette averſion
N'a fait naître en mon cœur que la compaſſion.

LUCINDE.

J'en mourrai de douleur, ô contrainte cruelle!
Fatal hymen, hélas!...

TOINETTE.

Eh bien, Mademoiſelle,
Eſpérez; car Toinette en décide autrement.
S'il faut, pour l'achever votre conſentement,
On pourroit....

LUCINDE *avec vivacité.*

On pourroit... Ah, ma chère Toinette!
Dis, qu'eſt-ce qu'on pourroit? Ton idée eſt parfaite;
Vîte achève.

TOINETTE.

On pourroit parler à vos parens,
Pour ſuſpendre l'effet de leurs engagemens.

LUCINDE *avec une grande vivacité.*

Ah, que c'eſt bien penſé ! Que ton eſprit m'enchante !
Toujours de plus en plus tu me parois charmante.

TOINETTE.

Comme vous ſaiſiſſez la propoſition !
Peſte, vous êtes vive en cette occaſion.

LUCINDE.

Le moment eſt preſſant, va donc trouver ma mère ;
Peins-lui tous mes tourmens ; s'il le faut, exagère ;
Tu n'auras pas de peine à la perſuader.

TOINETTE.

Parler à votre mère ! il faut bien s'en garder :
On ne recevra point ſa voix dans ce Chapître ;
Votre père, de tout veut être ſeul arbitre.

LUCINDE.

S'il eſt vrai, que je crains ! mais non, ſi tu voulois.

TOINETTE.

Je m'abuſois peut-être alors que je croyois
La rupture facile ; & ma foi, plus j'y penſe,
Moins je dois ſur ce point flatter votre eſpérance.

LUCINDE.

Ah, tu ne m'aimes pas!...

TOINETTE.

Que peut mon amitié
Contre un hymen?...

LUCINDE.

Hélas, Toinette, prends pitié
De l'état où je suis.

TOINETTE.

Votre dépit, je gage,
Porte plus sur l'époux que sur le mariage.

LUCINDE, *d'un ton pathétique.*

Il est vrai, j'en conviens, l'époux m'est odieux,
Et tu ne le vois pas tel qu'il est à mes yeux:
Homme vain, sans talens, sans graces, sans usage,
Défigurant les mœurs, ainsi que le langage;
Parleur inconséquent, plein de sa vanité;
L'opprobre du bon sens & de l'humanité;
Est-il donc fait pour moi? Quel bonheur, au contraire,
A part.
Si l'hymen unissoit deux cœurs!... Je dois me taire...

TOINETTE.

Le vôtre à ce propos n'est point indifférent.

LUCINDE.

Ciel! mon secret m'échappe,

TOINETTE.

Et ce qui me ſurprend,
C'eſt qu'avec le ſecret l'eſprit ſe développe.
L'amour, de la raiſon déchire l'enveloppe;
Quel eſt l'heureux objet de vos tendres deſirs?

LUCINDE *en ſoupirant.*

Hélas!

TOINETTE.

Peſte, il vous fait pouſſer de gros ſoupirs.
Ils ſont de bon aloi, ne puis-je donc connoître
L'objet qui de ce cœur eſt devenu le maître?

LUCINDE.

Pour t'aſſurer encor de ma ſincérité,
J'unis la confiance avec la vérité.
Je ne m'arrête point à vanter ſa figure,
Mérite que l'on tient de la ſeule nature.
C'eſt aux vertus du cœur que je dois m'attacher;
Et lorſqu'il les poſſede, il me devient plus cher;
Le Ciel en le formant prépara ſa conquête;
Il eſt ſage, diſcret, aimable, doux, honnête,
De la fatuité déteſtant les clinquants.....

TOINETTE.

Les propos de l'amour ſont toujours éloquens.

LUCINDE.

Je le vois tel qu'il eſt: ſon eſprit, ſon langage,
Ses graces, ſa raiſon, obtiendroient ton ſuffrage,

Si tu le connoiſſois.

TOINETTE.

Je m'en doute, & je crois
Que cet amant chéri... ſe nomme quelquefois
Cléon... Vous rougiſſez... & gardez le ſilence.
Sont-ce là les effets de cette confiance
Dont je m'étois flattée?...

LUCINDE.

Oui, Toinette, c'eſt lui
Qui contre mon hymen te demande un appui.

TOINETTE.

L'eſprit & la raiſon ſortent de votre bouche.
Je n'en puis revenir, & votre ſort me touche;
Vous m'êtes un problême. Ah, dites-moi comment
Je puis trouver en vous un ſi grand changement?

LUCINDE.

C'eſt l'effet de l'amour. Depuis plus d'une année,
Mon père me parloit d'unir ma deſtinée
A Monſieur Fatenſot, croyant que ce lien
Feroit tout à la fois ſon bonheur & le mien.
J'aimois déja Cléon; & la mélancolie
Qui s'empara de moi, cauſa la maladie
Qui me mit, tu le ſçais, au portes de la mort.
Mon eſprit agité d'un amoureux tranſport,

Dans mon cœur abattu ranimant l'eſpérance,
Du mal en peu de temps calma la violence,
Diſſipa ma frayeur, m'inſpira le projet
De tromper mes parens. Pour remplir cet objet,
Je ſaiſis un moyen qui me parut facile;
Ce fut de m'appliquer à paroître imbécille;
Je me flattois par-là d'avoir une raiſon
D'éloigner tout le monde, en exceptant Cléon.
J'ai, par ce ſtratagême, acquis la bienveillance
D'un père impérieux, fixé la complaiſance
D'une mère adorable; & libre en mes deſirs,
Je penſois à Cléon: voilà tous mes plaiſirs.
Je jouiſſois en paix d'un bien imaginaire;
Je croyois mon amant occupé de me plaire,
Au moins je m'en flattois; & lorſque je l'ai vu,
Mes yeux lui témoignoient un plaiſir imprévu.
Je cherchois dans les ſiens un retour deſirable,
Secret qui pour un cœur n'eſt pas impénétrable.
J'ai cru le découvrir, je le deſire aſſez
Pour douter plus long-temps de ſes ſoins empreſſés.
Toinette, dans l'état où tu me vois réduite,
M'abandonneras-tu?

TOINETTE.

Je ſuis aſſez inſtruite,
Pour vous.... Mais de Cléon je vois l'ambaſſadeur;
Qui vient, je crois, traiter une affaire de cœur.
Elle eſt encommencée, & nous pouvons ſans crainte
Parler à ce valet ſans riſque & ſans contrainte.

SCENE III.

LUCINDE, TOINETTE, CRISPIN.

TOINETTE *à Crispin.*

VIENS donc.

CRISPIN *à Lucinde.*

Mademoiselle ... excusez ... je sens bien
Que ma présence ici trouble votre entretien.
Je me retire.

LUCINDE.

Non ... Dis-moi, que fait ton maître ?

CRISPIN.

A part.

A cette question je puis assez connoître
Que notre doux billet sera fort bien reçu.

TOINETTE.

Parle .... Que fait ton maître ? Eh bien, répondras-tu ?

CRISPIN *d'un ton larmoyant.*

Hélas ! s'il n'est pas mort, selon toute apparence,
Il est toujours bien mal, même sans espérance ;
Le chagrin le surmonte, il en a jusqu'au cou,
Il faudra qu'il en meure ou qu'il devienne fou.

TOINETTE.

Plaisante alternative !

CRISPIN.

Oui, sa mort sera prompte,
Le Médecin l'assure, & ce n'est pas un conte ;
Il aime sans espoir : voilà l'assassinat.

LUCINDE.

C'est l'amour qui le met dans un si triste état ?
Peut-on mourir d'amour ?

CRISPIN.

Oui, ne vous en déplaise ;
Sur ce fait vous parlez, ma foi, bien à votre aise ;
Mademoiselle ignore où peut aller l'amour.
Ah ! j'en frémis encor, je l'entends chaque jour
Pleurer, & s'écrier d'un ton si lamentable,
A vous faire pitié : « Cher objet adorable,
» Je ne vis que pour vous ; si vous m'êtes ravi,
» De trouble & de fureur l'amour sera suivi.
En sanglotant.
J'en mourrai de douleur, ce n'est point faribole,
Certes, car il est homme à tenir sa parole.

LUCINDE.

Connois-tu cet objet dont il est amoureux ?

CRISPIN.

Sans doute : il n'en est point de plus beau sous les cieux ;

Il m'en fait chaque jour une riche peinture ;
C'eſt un chef-d'œuvre enfin formé par la nature.
Son deſſin eſt exquis, ſon coloris eſt beau ;
On voit que c'eſt l'amour qui guide ſon pinceau ;
Mais bientôt la douleur ſuit ſon enthouſiaſme.
A ſa bleſſure en vain je cherche un cataplaſme.

TOINETTE.

Ah, ſi tu connoiſſois cet objet meurtrier,
Tu ſçaurois le remede.

CRISPIN.

Il ſeroit ſingulier,
Qu'un valet tel que moi, ſi fidèle à ſon maître,
De plus, zélé, diſcret, autant qu'on le peut être,
Ignorât de ſon cœur le moindre ſentiment ;
Certes je le connois, & très-exactement.

LUCINDE.

T'en a-t-on demandé le ſecret ?...

CRISPIN.

Oui ſans doute.

LUCINDE.

Je ne puis donc ſçavoir....

TOINETTE.

Aſſez long-temps j'écoute
Les bêtiſes d'un ſot qui fait l'homme important.
C'eſt trop nous ennuyer, dis-nous dans le moment

Le

Le nom de la beauté qui cauſe le martyre
D'un amant inſenſé....

CRISPIN.

Ma foi, tu me fais rire.
Ce ton impérieux ne m'en impoſe pas;
Tu voudrois m'engager à faire un mauvais pas.
De quoi vous mêlez-vous, Soubrette curieuſe?
Votre babil ici vous rend préſomptueuſe;
De quoi vous mêlez-vous, d'exiger un ſecret,
Lorſque votre maîtreſſe eſt plus ſobre...?

TOINETTE *à part.*

A regret.

LUCINDE.

Un valet ſi fidèle a raiſon de ſe plaindre,
Lorſque ſur ce ſujet on cherche à le contraindre;
Et malgré le deſir que j'ai de le ſçavoir,
Je ne puis t'engager à trahir ton devoir.
Tant de fidélité m'intéreſſe & m'étonne.

CRISPIN.

A part. *Haut.*

Elle n'eſt pas ſi bête.... Ah! vous êtes trop bonne,
De vous intéreſſer à ma diſcrétion;
Je contrains malgré moi mon inclination.
Heureux de vous trouver moins vive que Toinette;
Car ſans votre bonté mon affaire étoit faite.
Je me voyois en proie à ſa vivacité,

Et j'aurois satisfait sa curiosité.

LUCINDE.

J'eusse été cependant fort aise de connoitre....

CRISPIN.

De ma fidélité laissez-moi donc le maître.
Mon secret est pour vous assez indifférent,
Pour ne point m'exposer à trahir mon serment.

LUCINDE.

Eh bien! n'en parlons plus.

TOINETTE.

Et moi je lui déclare
Que je prétends sçavoir un secret si bizarre;
Oui, je le veux: parbleu, tu le diras; sans quoi,
Compte que pour jamais je me brouille avec toi.

CRISPIN.

Avec un tel démon peut-on être fidelle?
J'enrage.... Eh bien! sachez que c'est Mademoiselle....
Mademoiselle.....

TOINETTE.

Après?

CRISPIN.

Après.... Dans ce moment
Je ne m'en souviens plus.... Mais fort heureusement
Je puis vous contenter, importune Soubrette.

Il tire la lettre.

Tenez, & vous ſçaurez.

TOINETTE *liſant l'adreſſe.*

La choſe eſt claire & nette.

A Lucinde.

Fort utile à ſçavoir.... Le malade en courroux,
Pour calmer ſon tourment, jette les yeux ſur vous.

LUCINDE.

Que dis-tu ?

TOINETTE.

Ce billet à Lucinde s'adreſſe.

CRISPIN.

Lucinde, juſtement; jugez de ma foibleſſe,
Car j'oubliois un nom, ſoit dit entre nous trois,
Que j'entends prononcer chaque jour mille fois.
C'eſt bien penſer; voyez comme l'amour s'explique,
Pour lui faire réponſe, &... bien cathégorique.

LUCINDE *à part.*

Ah, Toinette, il m'adore !

CRISPIN.

Eh bien, convenez-vous,
Que, malgré ſa fureur, le billet eſt bien doux ?

LUCINDE.

A Toinette.

Je l'aime, & je ne puis répondre à ſa tendreſſe.

A Crispin.

Dis-lui que de mon sort je ne suis plus maîtresse,
Et que malgré l'amour je ne puis qu'obéir.

CRISPIN.

C'est bon, je lui dirai qu'il s'apprête à mourir.

LUCINDE.

Est-il seul malheureux ? Tu lui diras encore,
Qu'il conserve ses jours pour celle qu'il adore.

CRISPIN.

J'ai besoin près de lui de me justifier.
Avec peu de mémoire, on pourroit oublier
Ce dont Mademoiselle a bien voulu m'instruire;
Prenez en ma faveur la peine de l'écrire.

LUCINDE.

Ecrire, que dis-tu ? non, je n'en ferai rien.

CRISPIN.

Mon maître cependant est un homme de bien,
Digne de vos bontés; l'humanité demande
De chérir son prochain, & le Ciel le commande.

En pleurant.

Adieu.... mourez, Cléon, votre malheur est sûr.
Ah! c'est à mon avis avoir le cœur bien dur.

A part en s'en allant.

Ma foi, la belle en tient.

SCENE IV.

LUCINDE, TOINETTE.

LUCINDE.

Tu me vois animée
De la plus vive ardeur : j'aime & je ſuis aimée.
Un trop fatal Hymen m'engage malgré moi ;
Quelle rigueur !....

TOINETTE.

L'amour ne connoît point de loi.
Il faut de vos malheurs combler le précipice ;
De Cléon & de vous je me rends protectrice.
J'ai conçu mon projet, tandis qu'avec Criſpin
Du malheureux Cléon vous plaigniez le deſtin.

LUCINDE.

Je te conjure au nom....

TOINETTE.

Ceſſez votre prière ;
Accordez au projet condeſcendance entière,
C'eſt tout ce que je veux ; cependant affectez
Toujours cet air naïf, cet air que vous portez
Juſqu'au plus haut degré ; ſoyez même imbécille
Aux yeux de Fatenſot ; par ce moyen facile

Vous le ferez ſouffrir, & vous viendrez à bout
D'éteindre ſes beaux feux à force de dégoût.

LUCINDE.

Mais du ſort de Cléon nous avons tout à craindre;
Le déſeſpoir pourroit....

TOINETTE.

Il a tort de ſe plaindre,
Car vos vœux, à Criſpin tendrement exprimés,
Doivent plutôt nourrir ſes deſirs enflammés.
Sur ſon ſort, croyez-moi, devenez plus tranquille;
Un Couvent au beſoin deviendra votre azile;
D'où nous pourrons plaider les droits de votre cœur;
Et graces à mes ſoins, l'amour ſera vainqueur.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LUCINDE *seule.*

JE déteſte la vie, & je fuis tout le monde,
Pour me livrer ſans crainte à ma douleur profonde.
Toinette, qui s'obſtine à flatter mon eſpoir,
Ne prévoit point l'effet d'un rigoureux pouvoir.
En voyant entrer ſes parens.
On me pourſuit, hélas!

SCENE II.

ORONTE, MADAME ORONTE, LUCINDE, FATENSOT.

ORONTE *au fond du Théatre.*

VENEZ, venez, mon gendre,
Voilà votre future....

LUCINDE.

Ah! que viens-je d'entendre!

Madame ORONTE.

Qu'elle ſera contente, en voyant ſon époux!

ORONTE.

Vous voilà donc, ma fille; où donc vous tenez-vous?

LUCINDE *d'un ton imbécille pendant toute la Scène.*

Dans ce jardin, ainſi que vous voyez, mon père.

ORONTE.

Ses réponſes par fois me mettent en colère.

FATENSOT.

A Oronte.

Monſieur, le temps eſt beau comme il ne fut jamais,
Et l'on peut tout quitter pour y prendre le frais.

Madame ORONTE.

Oui, ma fille, il eſt vrai, la ſoirée eſt très-belle.

FATENSOT.

J'aime ce beau ſéjour, ſur-tout, Mademoiſelle,
Quand on a le plaiſir.... oui, dans ce doux moment,
Je ſens qu'auprès de vous voluptueuſement
L'Amour vient y répandre une ſaveur féconde,
Un parfum qui s'exhale à cent pas à la ronde;
Sans doute il eſt caché ſous quelques arbriſſeaux.

LUCINDE.

Je n'y trouve jamais que de petits oiſeaux.

ORONTE.

Laiſſez-là vos oiſeaux, pour entendre un ramage
Dont vous pourrez tirer un plus grand avantage
Pour former votre eſprit.

LUCINDE.

J'en aurois grand beſoin.

Madame ORONTE.

Eh bien! s'il vous en faut, ma fille; de ce ſoin
Monſieur veut ſe charger.

LUCINDE.

Vraiment, j'en ſuis bien aiſe;
Il en a donc beaucoup!

ORONTE.

Vous faites la niaiſe.

Madame ORONTE.

Ah! s'il a de l'eſprit! ma fille, il eſt Auteur,
Et même Auteur en vers.

LUCINDE.

C'eſt donc un Précepteur.

FATENSOT.

O Ciel! Dites plutôt un Ange tutélaire,
Un humble ſerviteur occupé de vous plaire;
Qui voit couler ſes jours, ſans trouble & ſans deſirs,

Dans l'interception totale des plaiſirs.
Je n'avois obtenu des mains de la nature,
(Mais par proviſion) qu'une heureuſe figure,
La place pour l'eſprit & l'uſage des ſens;
Elle me conſervoit de plus riches préſens,
Sans doute, & je n'avois que l'organe phyſique,
Des reſſorts uſuels la ſimple méchanique.
Je voyois, j'agiſſois, je touchois, je goûtois,
Je ſentois, je mangeois, enfin je végétois.
Mais depuis que vos yeux ont fait naître en mon ame
Le plaiſir de brûler de la plus vive flâme,
Et que l'Amour réduit mon être au ſentiment,
Je penſe, je ſoupire, & deſire ardemment.
De tout ce changement on peut aſſez conclure,
Que l'Amour a chez moi ſurpaſſé la nature.

Madame ORONTE.

L'Amour vous a formé pour charmer l'univers.
Eh bien, ma fille, eh bien, un compliment en Vers!
J'en ſuis émerveillée, & la choſe eſt unique.

FATENSOT.

Non, Madame, ce ſont des fleurs de Rhétorique.

Madame ORONTE.

Je ne m'y connois point? comment, ce ſont des fleurs?
Ma fille, quel bouquet!

LUCINDE.

J'abhorre les odeurs.

ORONTE.

A Lucinde. A Fatenſot.

Oh, quel propos! Monſieur, vos phraſes ſont nouvelles;
On y découvre un feu.....

FATENSOT.

Ce ſont des bagatelles,
Un diſcours journalier; j'avois fait quelques vers.
De l'Hélicon, Phœbus plus prompt que les éclairs,
Arrive juſqu'à moi pour chanter ma future:
L'encens qu'on offre aux Dieux eſt d'une eſſence pure;
Mais ſi-tôt qu'il déplaît à ma divinité,
Je ſupprime l'offrande avec indemnité.

Madame ORONTE.

Quoi, Monſieur, de vrais vers, comme ils ſont dans un livre!
Vos fleurs de Rhétorique ont fait en moi revivre
Le goût pour les talens; voyons votre Phœbus,
Votre Ilion, & puis....

FATENSOT.

Je ne dis rien de plus;
Je craindrois d'ennuyer....

ORONTE.

Faut-il que ſa ſotiſe
Nous prive d'un ouvrage...?

Madame ORONTE.

Allons, quoi qu'elle en diſe,
Commencez.

FATENSOT.

J'obéis, eh bien! c'eſt un quatrain.

Madame ORONTE.

Voyons....

LUCINDE.

J'ai pour les vers un dégoût ſouverain.

Madame ORONTE *à Fatenſot.*

Ne pourriez-vous pour moi faire auſſi quelque choſe?
Car mon mari ne ſçait que gronder de la proſe.

FATENSOT.

Très-volontiers... ſur-tout, portez attention
Sur la beauté des vers & ſur l'expreſſion.
Quatrain.

Madame ORONTE.

C'eſt un quatrain.

FATENSOT.

Je n'en puis rien rabattre.

Madame ORONTE.

Contient-il bien des vers?

FATENSOT.

Madame, il en a quatre.

Madame ORONTE.

Quatre, mais c'eſt bien peu.

FATENSOT.

Voilà le grand talent,
De dire en quatre mots ce que l'on dit en cent.

Madame ORONTE.

C'eſt donc comme un miracle.

ORONTE.

Encore, ah, quel martyre!
Le miracle eſt plus grand de parler ſans rien dire.
Madame, finiſſez, vous parlerez demain,
Et laiſſez-nous en paix écouter le quatrain.

FATENSOT *à Lucinde.*

Le Ciel pour te former épuiſa la nature.

Madame ORONTE.

En vérité, c'eſt beau, mais très-beau, je vous jure.

FATENSOT.

Il preſſura la roſe & le lis ſur ton tein.

Madame ORONTE.

Certes, ce tour de phraſe eſt délicat & fin;
Ah!... Preſſurer la roſe; on croit être en vendange;
Et cette expreſſion eſt belle comme un Ange.

ORONTE.

Parbleu, vous m'assommez ; cette comparaison
Est plus sotte que vous, & bien hors de saison.

FATENSOT *à Lucinde.*

Le Ciel pour te former épuisa la nature,
Il pressura la rose, & le lis sur ton tein;
Puis d'un souffle divin animant ta figure,
Te donna sur les cœurs un triomphe certain.

LUCINDE.

Monsieur est mal appris ; voyez, il me tutoye.

Madame ORONTE.

Et vous êtes, ma fille, aussi bête qu'une oye,
Ou du moins vous avez l'esprit bien à l'envers;
Il faut vous dire tout, c'est le jargon des vers.
Ah, quel enchantement ! Monsieur, je vous assure,
En prose, ainsi qu'en vers, connoît bien la nature.
Vous triomphez, sans doute, & le grand Cicéron
N'a rien fait de pareil.

FATENSOT.

Vous vous trompez de nom,
Madame, Cicéron ne fut jamais Poëte.
Virgile....

Madame ORONTE.

Je les mets tous dans la même boëte;
Virgile, Cicéron....

FATENSOT *à Oronte.*

Enfin de vous, Monſieur,
J'attends le ſentiment, vous êtes connoiſſeur.

ORONTE.

Sur un ſi beau quatrain peut-on prendre le change ?
Vos vers ſont excellens.

FATENSOT.

C'eſt outrer la louange,
A Lucinde. *Elle ne répond rien.*
Doux rayon de ma vie, eh bien, qu'en dites-vous ? . . .
Comment ! rougiriez-vous d'applaudir votre époux ?

LUCINDE *en bâillant.*

Ah ! c'eſt bien gracieux.

FATENSOT.

Vous bâillez cependant, tendre épouſe ennuyée ;
Et de ces bâillemens ma Muſe eſt mal payée ;
J'en ſuis ſcandaliſé, je le déclare net.

SCENE III.

TOINETTE *& les Acteurs précédens.*

TOINETTE *à Oronte.*

MONSIEUR, on vous attend dans votre cabinet;
C'eſt un gros homme noir, rêveur....

ORONTE *à Fatenſot.*

C'eſt le Notaire.
Allons, &, ſans tarder, conſommons notre affaire.

Oronte, Fatenſot & Lucinde ſortent.

SCENE IV.

MADAME ORONTE, TOINETTE.

Madame ORONTE.

POUR ma fille, tu ſçais quelle eſt mon amitié.
Son chagrin m'inquiete ....

TOINETTE.

Elle me fait pitié.
Trop malheureux Hymen!

Madame

Madame ORONTE.

Sçais-tu ce qu'elle penſe ?
A-t-elle pour l'Hymen marqué ſa répugnance ?

TOINETTE.

Répugnance, Madame ! ah, vous n'y ſongez pas !
L'Hymen pour une fille a toujours des appas ;
Les beaux ajuſtemens, le rouge, la parure,
Les robes, les pompons, les rubans, la coëffure,
Des Laquais, un carroſſe, enfin, tout l'apparat,
Sont autant de raiſons contre le célibat.

Madame ORONTE.

Ce Monſieur Fatenſot ne plaît point à ma fille,
Quoiqu'il ſoit très-aimable.

TOINETTE.

Il plaît à la famille,
C'eſt aſſez. Après tout, devroit-on s'étonner
Lorſqu'à l'aſpect d'un homme on la voit friſſonner ?
Par la peur des Eſprits, toutes les Gouvernantes
Accoutument l'enfance aux choſes effrayantes ;
Une mère à ſa fille inſpire la terreur,
En lui diſant qu'un homme eſt fourbe & ſuborneur ;
Et cette impreſſion, profondément tracée,
Souvent par la raiſon ne peut être effacée.
Si votre fille avoit cette prévention,
Peut-être que l'amour feroit diverſion ;
Mais Monſieur Fatenſot n'a point une figure

A pouvoir, entre nous, effacer l'impoſture.
Nous tenons fortement à l'erreur de nos ſens ;
Cependant eſpérons quelque choſe du temps.

Madame ORONTE.

Il eſt vrai que Lucinde eſt un peu prévenue ....

TOINETTE.

Je crains tout, en effet, ſi cela continue ;
Peut-être que Cléon auroit mieux réuſſi.

Madame ORONTE.

Il me plaiſoit beaucoup, & je le penſe auſſi.

TOINETTE.

C'étoit à mon avis un parti convenable,
Et l'affaire, de plus, paroiſſoit raiſonnable.

Madame ORONTE.

Le caprice d'Oronte a, ſans nulle raiſon,
Pour choiſir Fantenſot, banni de ſa maiſon
Cléon, dont en ſecret je m'étois occupée ;
Car je penchois pour lui ; j'aurois aimé l'épée.

TOINETTE.

A part. Haut.

Bon .... ah, quelle injuſtice ! & je vois à regret
Le goût de votre fille ....

Madame ORONTE.

Eh, quoi ?

TOINETTE.

C'eſt un ſecret.
Hélas ! la pauvre enfant mérite d'être heureuſe,
Et ſa douleur aura quelque ſuite fâcheuſe ;
Elle eſt bonne, elle eſt douce, & ſon affliction
M'excite de bon cœur à la compaſſion.
Eh ! ne voyez-vous pas combien elle eſt changée,
Et de plus, à quel point ſa tête eſt dérangée ?
Je ſoupçonne d'où vient un tel dérangement :
La cauſe eſt dans ſon cœur, Madame, aſſurément.

Madame ORONTE.

Toinette, que dis-tu ?

TOINETTE.

Qu'à l'inſtant je rappelle
Certain propos naïf qui dans moi renouvelle
Le plus vif intérêt, & m'arrache des pleurs ;
Elle en mourra, Madame,

Madame ORONTE.

Au comble des malheurs,
Si j'en crois tes diſcours, Lucinde eſt parvenue.

TOINETTE.

Ah ! c'eſt la vérité, comme on dit, toute nue.

Madame ORONTE.

Quel diſcours ! je frémis. Toinette, explique-toi ;
Chaque mot que tu dis augmente mon effroi.

TOINETTE.

He bien ! comme elle étoit dans sa chambre enfermée,
J'entendis clairement, *j'aime & je suis aimée,*
Je meurs; & de sanglots le reste entrecoupé
N'offroit à la raison qu'un sens enveloppé.
J'ai pourtant discerné le mot de mariage
Assez confusément ; mais à présent je gage
Que c'est là le sujet qui cause son chagrin.

Madame ORONTE.

On peut bien l'augurer sans être trop devin.
Par ces détails, je vois, que tu veux faire entendre
Que Lucinde, en un mot, peut avoir le cœur tendre.
Quoi ! brûler en secret, & sans permission ! ...

TOINETTE.

Mais au moins admirez sa résignation;
Elle aime sans espoir, un autre Hymen l'engage,
Elle en meurt, voilà tout ; que faut-il davantage ?
Le cœur n'a pas besoin, quoiqu'en minorité,
D'un avis de parens ....

Madame ORONTE.

Quelle témérité !

TOINETTE.

Nos desirs sont à nous.

Madame ORONTE.

Mais on doit les contraindre.

TOINETTE.

Demain on la marie.

Madame ORONTE

Elle eſt donc bien à plaindre?

TOINETTE.

Non, laiſſez-la mourir pour ſa punition,
D'avoir eu le cœur tendre, & ſans permiſſion.

Madame ORONTE.

Hélas! dans ce moment, j'écoute ma tendreſſe,
Donne-moi tes conſeils; Lucinde t'intéreſſe.
Que faire?

TOINETTE *en réfléchiſſant.*

Je ne ſçais.... cependant.... en effet;
Oui.... l'amitié m'éclaire, & j'arrange un projet;
Bon.... l'Hymen nous déplait. Oronte eſt volontaire.
Tant mieux, je n'ai beſoin que de ſon caractère
Pour vaincre ſa rigueur... achevons... bien... fort bien.
Il me faut, ſans tarder, avoir un entretien....

Madame ORONTE.

Tu t'abuſes, Toinette, Oronte eſt inflexible.

TOINETTE.

Non, vous dis-je, & je vois la choſe très-poſſible.

Madame ORONTE.

Et Monſieur Fatenſot!

TOINETTE.

Je le redoute moins;
Sa défaite n'eſt pas le plus grand de mes ſoins;
Son eſprit, entre nous, n'eſt pas d'une fineſſe
A tenir bien long-temps.... avec un peu d'adreſſe...
Oui, je le vois vaincu; mais pour votre intérêt,
Et celui de Lucinde, obſervons le ſecret.
Penſez, ſi vous l'aimez, qu'il y va de ſa vie,
Et comptez ſur mes ſoins.

Madame ORONTE.

En toi je me confie.
Toinette, que je crains!

TOINETTE.

Le temps me preſſe, allez;
Je vais rendre le calme à vos ſens déſolés.

Madame Oronte ſort.

SCENE V.

TOINETTE *ſeule.*

VOILA pour mon projet un ſecours néceſſaire;
Déja par la pitié j'ai ſubjugué la mère.
Le ſort des malheureux rend l'eſprit inventif;
Oronte a beau s'armer d'un air rébarbatif;

Je ſçaurai le réduire, & par mon ſtratagême,
Tromper Cléon, Criſpin, & Lucinde elle-même.
J'écris en conſéquence à Cléon ce billet,
Que ſûrement Criſpin prendra pour un poulet.
Je veux, ſous un eſpoir mêlé d'inquiétude,
Jetter dans leurs eſprits un peu d'incertitude.
Mais j'apperçois Criſpin.

SCENE VI.

TOINETTE, CRISPIN.

CRISPIN.

AH, Toinette, bon jour!

TOINETTE.

Tu viens apparemment me faire un doigt de cour:
Approche; j'ai le temps d'écouter tes ſottiſes,
Tes ſecrets importans, ou bien quelques bêtiſes.

CRISPIN.

Tu me traites, ma mie, en humble ſuppliant,
De même qu'un Elu traiteroit un client;
A ton fier tribunal, tu me vois comparoître,
Non pour être jugé, mais pour juger mon maître;
Allons, ma bonne, allons, parlons plus franchement;
Que dit-on, que fait-on de notre pauvre amant?
A notre doux billet fait-on douce réponſe?

TOINETTE.

Non.

CRISPIN.

Quoi, non ?

TOINETTE.

Non, te dis-je, & même je t'annonce
Qu'on n'en fera jamais.

CRISPIN.

Toinette, allons au fait.
Je parle de Cléon, ſera-t-il ſatisfait ?

TOINETTE.

Non.

CRISPIN.

C'eſt précis. L'état où j'ai vu ta maîtreſſe,
Ne m'a point fait penſer qu'elle ſeroit tigreſſe;
A ſes tendres ſoupirs j'ai jugé du billet,
Et je dois en attendre un bien meilleur effet.
Tu me crois donc bien neuf à connoître une femme,
Sur tout lorſque l'amour s'eſt logé dans ſon ame ?

TOINETTE.

Laiſſons-là ces propos, parlons ingénument.

CRISPIN.

Je n'ai jamais compté te parler autrement.

TOINETTE.

Comment Cléon a-t-il reçu notre réponſe ?

CRISPIN.

Tout ſon ſang s'eſt glacé, hors la valeur d'une once
Qui bientôt contre moi s'eſt mis en mouvement;
Il a voulu me faire un mauvais compliment,
Accompagné d'un geſte aſſez inexcuſable.

TOINETTE.

Peſte....

CRISPIN.

C'eſt ſon amour qui le rend intraitable;
Car d'ailleurs, je le dis, c'eſt le meilleur garçon,
Affable, généreux, ſans vices, ſans façon....

TOINETTE.

Ah ! ton maître eſt bien ſot, j'admire ſa conſtance
D'aimer une imbécille.

CRISPIN.

Eſt-il ſans eſpérance ?

TOINETTE.

Sans doute.

CRISPIN.

Tu le crois...

TOINETTE.

Et pour t'en aſſurer,

Donne lui ce billet.

CRISPIN *à part.*

Elle veut me leurrer;

haut.

Mais bon... De quelle part?

TOINETTE.

Eh! nigaud, de la mienne.

CRISPIN. . . . . .

C'eſt toi?...

TOINETTE.

Je le redis, afin qu'il t'en ſouvienne;
C'eſt de ma part.

CRISPIN.

Fi donc, & tu n'y penſes pas!
Ton air affectueux, tes ſéduiſans appas,
L'éloquence ſublime où ton eſprit ſe guinde,
Ne ſont point aſſez forts pour ſupplanter Lucinde.
Faut-il, pour ſatisfaire à ton humanité,
Expoſer mon amour & ta fidélité?

TOINETTE.

Va, porte ce billet.

CRISPIN.

. . . . . Tu me mets donc en charge?

TOINETTE.

Après...

CRISPIN.

Et tu me crois la conscience large
Sur les menus profits que l'amant endiablé
Accorde d'ordinaire au messager ailé.
Courier du cabinet d'une franche coquette,
Et de plus son amant, ah, ma fortune est faite!

TOINETTE.

Tu ne te gênes pas; en qualité d'amant,
Tu me traites, ma foi, cavalièrement;
Jaloux & beau diseur.... la conquête est heureuse.

CRISPIN.

Je crois votre conduite un peu licentieuse...
Enfin, c'est mon avis, & quant aux rendez-vous,
On ne va point au bois lorsqu'on a peur des loups.
Ils vous sont familiers, au moins je le dois croire;
O ciel! vit-on jamais perfidie aussi noire!
Abuser méchamment de la crédulité
D'un amant!...

TOINETTE.

Laissons-là mon infidélité;
Des soins plus importans... Porte vîte à ton maître
Ce billet, & dans peu, je lui ferai connoître
Que d'abord qu'il s'agit d'une affaire de cœur,

Une fille d'eſprit s'en tire avec honneur.
Le temps me preſſe ; adieu.

Elle ſort.

SCENE VII.

CRISPIN *ſeul.*

LA coquine eſt ruſée ;
De vouloir me tromper elle s'eſt aviſée.
Mais je me vengerai de cette trahiſon,
Il n'importe comment ; j'en veux avoir raiſon.

Fin du troiſième Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

CLÉON, CRISPIN.

CLÉON.

JE te cherche par-tout.... N'as-tu rien à me dire?
Rien n'égale, Crispin, mon tourment, mon martyre...

CRISPIN.

Je le crois; mais dans peu vous allez être instruit.
Sur-tout de la douceur, point d'éclat, point de bruit.
Soyez dans ce jardin un peu plus raisonnable;
Je connois les transports dont vous êtes capable;
Comment, avec scandale, à nul autre pareil,
Apostropher Crispin, chef de votre conseil!
Est-ce ma faute à moi, si Lucinde est cruelle,
Et si, malgré mes soins, Toinette est infidelle?
Je vous plains de bon cœur, &, si j'osois parler,
Je vous dirois encor qu'il faut s'en consoler.

CLEON.

Eh quoi! c'en est donc fait; toute espérance est vaine,
Toinette me trahit, ma disgrace est certaine;

Je verrai donc Lucinde au pouvoir d'un rival !

CRISPIN.

L'événement, Monſieur, eſt unique & fatal ;
Je croirois cependant que Lucinde vous aime ;
D'un ton féminin
Car voici les propos que je tiens d'elle-même :
Je l'aime, & je ne puis répondre à ſa tendreſſe ;
Dis lui que de mon ſort je ne ſuis plus maîtreſſe....
Eſt-il ſeul malheureux ? Tu lui diras encore
Qu'il conſerve ſes jours pour celle qu'il adore.
De la voix ordinaire.
Que peut-on augurer d'un ſi tendre récit ?
Bien des choſes ſans doute ; elle a beaucoup d'eſprit.
Ce qui m'étonne encore, oui la choſe eſt unique,
C'eſt un eſprit, ma foi, de nouvelle fabrique.
Alaité de ſoupirs, il croît avec l'amour.
Pour moi, je le ſoupçonne éclos depuis un jour.
Cet amour en naiſſant à peine ſçavoit lire ;
Montrant la lettre.
Le voilà grand garçon, car il ſçait bien écrire.

CLEON.

Juſte ciel ! une lettre ! A quoi donc penſes-tu ?
Cléon lit la lettre.

CRISPIN.

A me venger un peu d'avoir été battu.

CLEON *d'un air content.*

Un rendez-vous, Criſpin! Ma crainte ſe diſſipe.

CRISPIN.

Il n'eſt donc plus d'enfans ; l'Amour les émancipe.
Tout ſeconde vos vœux ; vous êtes averti ;
Il faut du rendez-vous tirer un grand parti ;
Vous vous verrez en face ; & dans un tête-à-tête,
Pourvu qu'on ne ſoit pas tout neuf, diſtrait, ni bête ...
Les choſes en vont mieux.

CLEON.

Où met-il ſon eſprit ?
Il commente un billet que Toinette m'écrit.

CRISPIN.

Monſieur veut s'amuſer, & la plaiſanterie
Eſt bonne aſſurément ; dites-moi, je vous prie,
Quel démon vous engage à me nier le fait ?

CLEON *donnant la lettre.*

Eh bien ! lis, tu verras.

CRISPIN *après avoir lu.*

Oui, je ſuis ſtupéfait.
Cependant, je conçois ... Oh ! la choſe eſt bien claire ;
Toinette eſt prête-nom, Monſieur, en cette affaire.

CLEON.

Ainſi, dans tout ceci, je vois que ton crédit
Ne m'a ſervi de rien.

CRISPIN.

J'enrage de dépit.
Quoi ! violer mes droits, & supplanter mon zèle !
Est-il pour un valet injure plus cruelle,
Que d'être à la merci d'un fidéicommis,
Qui prétend s'arroger la gloire & les profits ?

CLEON.

Te voilà furieux.

CRISPIN.

C'est une excroquerie
Indigne & manifeste ; & sa supercherie,
Heureusement pour moi, n'est qu'un tissu grossier.
Dites : qui de Toinette ou de moi, le premier,
Combattit vos raisons, vous engagea d'écrire,
Porta votre billet ? . . :

CLEON.

Ma foi, tu me fais rire.

CRISPIN.

Toinette à l'entrevue, a-t-elle dit un mot ?
Non. La fourbe triomphe, & je ne suis qu'un sot.

CLEON.

Crois-tu mon sentiment fondé sur le caprice ?
Je t'aime assez, Crispin, pour te rendre justice.
Je sçais ce que tu vaux.

CRISPIN.

Quelle témérité
De douter un moment de ma capacité !

CLEON.

Elle a tort, j'en conviens ; j'avoue avec franchiſe
Qu'on te doit le ſuccès d'une telle entrepriſe.

CRISPIN.

Si ce n'étoit pour vous, je lui ferois bien voir
Et quelle eſt ſa foibleſſe, & quel eſt mon pouvoir.

CLEON.

Appaiſe ton courroux, le bonheur que j'eſpére
Comblera mes deſirs, ſans borner ton ſalaire.
Mais Oronte paroît ; ſauvons-nous promptement.

Cléon & Criſpin ſortent.

SCENE II.

ORONTE, TOINETTE.

ORONTE.

OUI, je veux que ta bouche, aujourd'hui, librement
S'explique ; je te crois attachée à ma fille...

TOINETTE.

Je dis plus, je le ſuis à toute la famille.

ORONTE.

Lucinde, m'as-tu dit, déteſte Fatenſot.
D'où vient?...

TOINETTE.

Elle le trouve impertinent & ſot.
Pardonnez, ſi je ſuis un peu trop véridique;
Mais vous me l'ordonnez, ſans détour je m'explique.

ORONTE.

Je croyois cependant que ſa ſimplicité
Trouvoit dans les objets la même égalité.

TOINETTE.

Toute fille, Monſieur, dès l'enfance ſtylée
A contraindre ſes vœux, devient diſſimulée;
Son cœur paroît tranquille, & recèle ſouvent
La vive impreſſion d'un amour violent.

ORONTE.

Mais Lucinde n'eſt pas aſſez déraiſonnable....

TOINETTE *d'un ton ironique.*

Hélas, la pauvre enfant, en eſt-elle capable?

ORONTE.

Quel propos ſingulier! Toinette, explique-toi.

TOINETTE.

Eh non, diſpenſez-moi de vous dire...

ORONTE.

Eh, pourquoi?

TOINETTE.

Me convient-il d'entrer dans une confidence
Qui feroit déplacée? On doit, avec prudence,
A de ſimples avis borner un entretien
Qui peut faire un grand mal, & jamais un grand bien.
Vous avez décidé le ſort de votre fille;
Il faut le confirmer, & ſans qu'elle en ſourcille.
Quant à ſa paſſion, elle aura la bonté,
S'il lui plaît, de la mettre aujourd'hui de côté.

ORONTE *bruſquement.*

Ma foi, je n'entends rien à tout ce verbiage.

TOINETTE.

Je me garderai bien d'en dire davantage;
Vous m'avez ordonné de parler librement.

ORONTE.

Oui, mais, pour m'obliger, parle plus clairement;
De cette paſſion que je ne puis comprendre,
Dis-moi tous les tenans; je ſuis prêt à t'entendre.

TOINETTE.

Laiſſez-moi mon ſecret; il eſt trop dangereux
De s'éclaircir d'un fait, lorſqu'il paroît douteux.

ORONTE.

Je l'attends de ton zèle & de ta complaiſance,

Et t'assure à jamais de ma reconnoissance.

TOINETTE.

Vous le voulez, Monsieur, j'obéis à regret;
Mais j'exige de vous le plus profond secret:
Point de vivacité, l'affaire est délicate,
Il y va de l'honneur; craignez qu'elle n'éclate.

ORONTE.

J'en sens la conséquence; eh bien, dis-moi comment
On soupçonne à ma fille un autre engagement.

TOINETTE.

Que je dise comment? Oh, rien de plus facile;
Sachez donc que l'Amour est bien fin, bien habile.
De quelques billets doux on voulut me charger;
Mais très-adroitement j'ai sçu m'en dégager.
Il faut qu'à mon devoir je sois bien attachée
Pour manquer à Lucinde; & j'en suis si touchée,
Que de mille remords mon esprit combattu,
Laisse à peine en mon cœur triompher la vertu.

ORONTE.

Je devine quel est le farfadet qu'elle aime;
C'est Cléon, je parie.

TOINETTE.

Oui, c'est Cléon lui-même.
Voilà le grand secret que vous vouliez sçavoir.

ORONTE.

L'indigne, l'effrontée! Ah! je lui ferai voir....
Mais sur l'événement mon pouvoir me rassure.
La friponne....

TOINETTE.

Il vaut mieux, en telle conjoncture,
Ecouter la raison, & bien se consulter;
Car enfin le désordre en pourroit résulter.

ORONTE.

Quel désordre?

TOINETTE.

Un très-grand.

ORONTE.

Après...

TOINETTE.

Si votre fille,
Amenée à l'Autel par toute sa famille,
Dans un certain moment alloit répondre, non.

ORONTE.

Je lui conseillerois!...

TOINETTE.

Il faut baisser le ton;
De sa réponse enfin elle sera maîtresse.

ORONTE.

Je sçaurois la punir de cette hardiesse.

Un Couvent répondroit de ſa témérité.

TOINETTE.

Ce ſeroit l'obliger, Monſieur, en vérité.

ORONTE.

Pour lors, je bannirois tout ſentiment de père.

TOINETTE

On n'eſt ſenſible à rien alors qu'on déſeſpére;
Vous verriez échouer un établiſſement,
Que vous avez vous-même arrêté ſagement.

ORONTE.

Tu m'allarmes en vain, la choſe eſt incroyable.

TOINETTE.

Moi, je dis que Lucinde en ſera très-capable;
J'eſpérois cependant ramener ſon eſprit;
Et même lui voyant un peu moins de dépit,
Je lui diſois tantôt: commencez par connoître
Celui qu'on vous choiſit pour époux & pour maître.
Comment, m'a-t-elle dit, n'ai-je pas eu le temps
De le voir, de juger de tous ſes beaux talens?
Car on dit qu'il en a. J'ai pris mon avantage
Sur ce propos naïf, & j'en ai fait uſage;
Si l'Hymen, ai-je dit, alloit ſe retarder,
Pourrois-je me flatter de vous perſuader?
Peut-être, a-t-elle dit, tu ſçais combien je t'aime,
Et que ma confiance en toi ſeule eſt extrême.
Le mal n'étant point fait, au moins il ſe ſuſpend.

Pour le succès, Monsieur, c'est de vous qu'il dépend.

ORONTE.

Ah! si je le croyois, il me seroit facile,
Et, pour une raison, on en trouveroit mille
De retarder l'Hymen.

TOINETTE.

C'est le meilleur parti;
Car il seroit fâcheux d'avoir un démenti;
Il ne faut que du temps, & vous pouvez m'en croire;
Fiez-vous à mes soins, il y va de ma gloire.

ORONTE.

Je goûte tes raisons; oui, j'y suis résolu;
L'Hymen avant ce temps ne sera pas conclu.
Cependant ce retard peut dégoûter mon gendre.

TOINETTE.

Je m'en charge, Monsieur, je lui ferai comprendre
Qu'il faut souvent céder à la nécessité,
Pour donner à l'Hymen plus de solidité.

ORONTE.

Je m'abandonne à toi.

TOINETTE.

Vous connoîtrez Toinette.

ORONTE.

Je n'ai plus qu'à chercher une heureuse défaite.

TOINETTE.

Il n'en eſt pas beſoin, j'en viendrai ſeule à bout;
Sous votre bon plaiſir, je me charge de tout.

Oronte ſort.

SCENE III.

TOINETTE *ſeule.*

PAR ma foi, tout va bien, & par mon artifice,
J'ai ſçu de mes deſſeins rendre Oronte complice;
Ce retard eſt utile; il me donne du temps,
Et je pourrai mûrir le ſuccès que j'attends.

SCENE IV.

FATENSOT, TOINETTE.

FATENSOT.

PARBLEU, rien ne finit, & ce maudit Notaire,
De clauſes poſſédé, paroît, dans cette affaire,
Heriſſé d'incidens & de difficultés.

TOINETTE.

De ces menus détails ils ſont tous entêtés.

FATENSOT.

Je ſçais peu marchander, quand je fais une emplette;
Le goût ſeul me décide. Eh bien, chère Toinette,
Comment ſuis-je en ton cœur ? J'y voudrois habiter,
Sans l'Hymen, qui me dit qu'il faut, ſans m'arrêter,
Dans celui de Lucinde aller prendre ma place;
L'amitié près de toi ſollicite ma grace.

TOINETTE.

Quoi, Monſieur, ſans ſéjour faire un ſi grand trajet!
C'eſt être bien preſſé.

FATENSOT.

J'en conviens.

TOINETTE.

En effet,
Vous ſeriez mal logé dans un cœur de Soubrette;
De certains alimens vous trouveriez diſette.
Vous ne vous nourriſſez que de tendres ſoupirs,
Sentimens delicats, impatiens deſirs;
Pour ces ingrédiens nous ne ſommes point nées,
Et nous en ſommes mal approviſionnées.

FATENSOT.

Des graces, des talens... au moins tu conviendras
Que chez toi tout abonde.

TOINETTE.

Oh, je n'en conviens pas.

FATENSOT.

Suivante comme toi, ma foi, n'eſt pas commune;
Je le jure, & je crois que tu feras fortune.

TOINETTE.

Laiſſons cela; parlons de votre entêtement.
Peut-être direz-vous, c'eſt l'amour....

FATENSOT.

Non, vraiment.

TOINETTE.

Quoi donc? Eſt-ce l'eſprit qui dans Lucinde brille?...
Ah! j'y ſuis, c'eſt ſa dot. En effet, ſa famille
Eſt riche.

FATENSOT.

Si tu crois que l'amour me conduit,
Reviens de ton erreur; c'eſt l'or qui me ſéduit.

TOINETTE.

Lucinde aſſurément eſt encor trop heureuſe
De vous trouver....

FATENSOT.

Ma foi, l'affaire eſt périlleuſe;
Car elle eſt entre nous plus bête qu'un oiſon,
Ennuyeuſe à périr...

TOINETTE.

Oui, Monſieur a raiſon.
Lucinde le ſçait bien, & votre Hymen la flatte;

Ce n'eſt pas contre vous que ſon humeur éclatte,
C'eſt contre ſes parens ; pourquoi vous allarmer ?
Elle vous connoît peu ; doit-elle vous aimer ?
Je crois que vous avez un reproche à vous faire ;
Car enfin, par quels ſoins cherchez-vous à lui plaire ?
Notre ſèxe en exige, & le premier de tous,
Eſt de toucher d'abord l'article des bijoux ;
Nous les aimons beaucoup ; voilà notre foibleſſe.
Il faut par ces reſſorts émouvoir la tendreſſe ;
On doit, en fait d'Hymen, ſe conformer au temps,
Et commencer d'abord par faire les préſens.

FATENSOT *tire un écrain.*

J'arrive du Palais ; vois ces boucles d'oreilles,
Ce beau collier ; j'attends la montre & les corbeilles.

TOINETTE *regardant l'écrain.*

Peſte, qu'ils ſont brillans ! Un cœur eſt déſarmé
A ce charmant aſpect, & vous ſerez aimé.
Je vous vois tous d'accord, & ma joie eſt parfaite ;
Lucinde déſormais n'aura plus de défaite ;
Vous êtes généreux, ſes vœux ſont accomplis ;
J'ai ſondé de ſon cœur juſqu'aux moindres replis.
Si vous ſçaviez, Monſieur, de combien d'artifices
Il falloit me ſervir pour vaincre ſes caprices ;
Du matin juſqu'au ſoir je lui parlois de vous,
En la flattant toujours de l'eſpoir le plus doux ;
Je vantois vos talens, vos ſoins : diſcours frivoles !
Il lui faut des bijoux, & non point des paroles.

Enfin, tout ira bien, & déja je la vois
Empreſſée à vous plaire....

FATENSOT.

Ah! Toinette, tu crois
Que je ſerai content?

TOINETTE.

Oui, Monſieur, je l'aſſure;
Car c'eſt un ſentiment pris dans notre nature;
De l'ordre féminin en ſuivant les ſtatuts,
On doit chérir celui qui nous donne le plus.

FATENSOT.

Puiſque je ſuis inſtruit, j'adopte ce principe,
Et pour me faire aimer, j'en fais mon prototipe.
Je ſuis admis en preuve, & je veux déſormais,
Que Toinette à ſon tour reſſente mes bienfaits.
Il tire ſa bourſe.
Connois mon amitié, j'ai beſoin de la tienne.
Reçois ces dix louis.

TOINETTE.

Je ne vends point la mienne.

FATENSOT.

Il faut bien te payer au moins de ton avis.

TOINETTE.

Il ſeroit mercénaire; ah, Monſieur, j'en rougis.
Juſte ciel! je ferois un fort joli négoce.

FATENSOT.

Prends.

TOINETTE.

Non, non,

FATENSOT.

Je le veux ; c'eſt ton préſent de noce ;
Prends, te dis-je.

TOINETTE.

Ah, Monſieur, vous me déſobligez.

FATENSOT.

On doit ſe départir de certains préjugés.

TOINETTE.

On ne me fit jamais une pareille injure.

FATENSOT *reſſerrant la bourſe.*

Eh bien ! n'en parlons plus, Toinette, je te jure
Qu'après ce que je vois, je demeure interdit,
De trouver autant d'ame avec autant d'eſprit ;
Ta rare probité me ravit & m'enchante ;
De ce jour tu n'es plus ici comme ſuivante ;
Ton zèle m'eſt connu, tu n'auras d'autre emploi
Que celui de régler ma maiſon avec moi ;
Lucinde déſormais ſera ſous ta conduite,
Et j'eſpére beaucoup de ton rare mérite.

TOINETTE.

Hélas, dans ce moment si sensible à mon cœur,
Je fais ce que je puis pour cacher ma douleur;
Je crois avec raison qu'une main invisible
En pleurant
Dirige nos desseins..... O Ciel! est-il possible,
Avec autant d'espoir, que le mien soit changé!
Monsieur, je vous demande.....

FATENSOT.

Achéve.

TOINETTE.

Mon congé.

FATENSOT.

Que dis-tu?

TOINETTE.

Votre Hymen à mon bonheur s'oppose,
Et de ce changement, Monsieur, vous êtes cause...

FATENSOT.

Toinette, que dis-tu? Ce projet me surprend;
Je n'en puis revenir. Je suis impatient
De sçavoir par quel sort, à mes desirs contraire,
Tu voudrois nous quitter.

TOINETTE.

Il faut vous satisfaire.

Rien ne ſçauroit changer, mon départ eſt certain,
Et je l'effectûrai peut-être dès demain.
J'étois, je le puis dire, auprès de ma maîtreſſe,
Dans cette intimité qui toujours intéreſſe ;
Exacte à mes devoirs, j'éprouvois ſa douceur ;
De la voir, de l'aimer, je faiſois mon bonheur ;
Je lui parlois ſouvent de votre mariage,
Et j'en faiſois ſentir le bonheur, l'avantage.
Elle me répondoit avec cette tiédeur,
Que vous lui connoiſſez ; mais depuis, la douleur
La plus imaginaire en ſon cœur a pris place ;
Elle me croit perfide, & voilà ma diſgrace.

FATENSOT.

Comment ?

TOINETTE.

Elle prétend, ſans aucun examen,
Que c'eſt par mes conſeils qu'on preſſe ſon Hymen ;
Qu'Oronte ayant en moi beaucoup de confiance,
J'ai tout fait, j'ai tout dit, &, ſur cette apparence,
Je ſuis, à ſon avis, coupable au premier chef
Du malheur qui l'attend ; voilà mon ſeul grief.
Enfin, naïvement, elle m'a fait entendre
Qu'à ſes moindres bontés je ne dois plus m'attendre ;
Dans un chagrin mortel mon cœur étoit plongé,
Sans proférer un mot j'ai reçu mon congé.

FATENSOT.

Je ne ſouffrirai pas que ma chère Toinette
M'abandonne.

TOINETTE.

Ah, Monſieur, c'eſt une affaire faite,
A moins que par pitié vous n'ayez la bonté
De lui.... Mais non.

FATENSOT.

Pourſuis.

TOINETTE.

Si votre volonté
Pouvoit.... Diſpenſez-moi d'en dire davantage.

FATENSOT.

Achève, je le veux.

TOINETTE.

Si votre mariage
Pouvoit ſe retarder, j'eſpérerois...

FATENSOT.

Pourquoi?

TOINETTE.

C'eſt que ſi ce retard paroît venir de moi,
Je ſerai du ſoupçon alors juſtifiée;

Et

Et je verrai Lucinde un peu mortifiée;
J'oſe donc implorer votre protection.

FATENSOT.

Je la dois, chère amie, à ton affection;
Mais ce retard pourra chagriner le beau-père.

TOINETTE.

Qu'il ſe chagrine ou non, ce n'eſt plus votre affaire.
Je me charge de tout, &, ſans trop de façon,
Je ſçaurai ſur ma foi le mettre à la raiſon.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIÈRE.

Dans la nuit.

CLEON *ſeul.*

LA nuit eſt arrivée, & mon impatience
Egale mes deſirs. N'eſt-ce point imprudence ?
Mon eſprit combattu par la crainte & l'eſpoir,
Doute toujours d'un bien qu'il ne ſçauroit prévoir ;
Plus Lucinde paroît favorable à ma flamme,
Plus l'Hymen que je crains tyranniſe mon ame.
J'entends quelqu'un... Marchons... Je ne me trompe pas.
C'eſt Toinette, ſans doute.

SCENE II.

FATENSOT, CLÉON.

FATENSOT *au fond du Théatre.*

Ah, parbleu je ſuis las
D'eſſuyer une humeur ſi prompte & ſi colére;
Oh ! je corrigerai notre bruſque beau-père
Du plaiſir indécent qu'il trouve à quereller;
Il ne me connoît pas.

CLEON.

Qu'eſt-ce ? J'entends parler.
Toinette de Lucinde eſt-elle accompagnée ?
O Ciel, s'il étoit vrai, j'aurois cauſe gagnée.

FATENSOT.

Qu'entends-je ?... Demeurons..... Quelqu'un dans ce jardin
Pourroit être caché; le Diable eſt bien malin;
Si c'étoit un voleur....

CLEON.

Sûrement c'eſt Toinette;
Je n'en ſçaurois douter.

FATENSOT.

L'aventure eſt parfaite.

Oh ! ma foi, le voleur eſt homme de bon goût ;
Ecoutons, & ſuivons l'affaire juſqu'au bout.

CLEON.

On ne me répond pas ; on auroit dû m'entendre.
Toinette...

FATENSOT.

A cet appel, je puis aſſez comprendre
Que l'affaire à Toinette eſt d'attribution ;
Et le client ſe rend à l'aſſignation ;
Je n'ai donc rien à craindre, & je puis, ſans ſcrupule,
M'amuſer aux dépens du charmant noctambule.
Changeons de voix... hem, hem....

CLEON.

Cette fois, tout de bon
Je crois l'entendre... hem... hem... Toinette, c'eſt Cléon.

Ils ſe cherchent.

FATENSOT *rencontrant la main de Cléon.*

Ah ! ah ! je vous y prends, l'amoureux ſubalterne,
Convoqué nuitamment ſans feu ni ſans lanterne.

CLEON *à part.*

Quelle affreuſe rencontre ! O Ciel ! retirons-nous ;
Voilà de mes malheurs le plus cruel de tous.

Il veut ſe débarraſſer de Fatenſot.

FATENSOT.

Non, demeure, Cléon, permets que j'interloque ;
Il faut se décider à souffrir le colloque.

CLEON.

A part.
Je suis au désespoir.

FATENSOT.

C'est-à-dire, mon cher,
Que, guidé par l'amour, soit dit sans te fâcher,
Tu viens furtivement purger une hypothéque,
Assise sur Lucinde en valeur intrinséque ;
Qui dans sa banqueroute aura fait cession
De l'effet à Toinette ; ah ! je suis caution
Que tu ne perdras rien.

CLEON *à part.*
Je ne sçais que répondre ;
Chaque mot que j'entends ne sert qu'à me confondre.

FATENSOT.

Tu peux te rassurer, Cléon, je suis discret ;
Mais peut-être importun ; puisque je suis au fait,
Tu peux sans rien risquer me faire confidence ;
Allons, conviens de tout, je suis sans conséquence.

CLEON.

He bien ! je suis ici, je vous trouve, je pars.
Et pour cette maison j'ai les plus grands égards.

FATENSOT.

Ton esprit te fournit une heureuse défaite;
Mais je m'inscris en faux ; conviens donc qu'à Toinette ..
De ton ancien amour tu t'es donc départi ?
Lucinde .... ah ! c'est, ma foi, prendre le bon parti.

CLEON.

Moi, penser à Lucinde ! ...

FATENSOT.

Oui.

CLEON.

Ce propos m'enchante;
Une fille comme elle, imbécille, indolente,
A de quoi me charmer ! De si rares morceaux
Sont ordinairement pour les Provinciaux.

FATENSOT.

Parbleu, tu le prends bien en homme raisonnable ;
Ta nouvelle conquête est cent fois plus aimable;
Je ne puis qu'approuver ton acquisition ;
Elle a beaucoup d'esprit & d'éducation.
Toinette, en fait d'amour, vaut bien une Ducheſſe ;
Elle porte en son cœur des titres de noblesse ;
Tu n'es point si blâmable ; on voit assez souvent
L'amour de qualité grelotter sous l'auvent
D'une jeune marchande ou d'une chambrière ;
N'en rougis point, Cléon, la chose est ordinaire.

CLEON.

Ah ! je perds patience. Adieu...

FATENSOT.

Je suis d'accord
Qu'on te fait trop attendre, & Toinette a grand tort;
Mais, en bonne fortune, un jeune prosélite,
Qui suspend ses desirs, en a plus de mérite.

SCENE III.

CLÉON, FATENSOT, TOINETTE.

TOINETTE *au fond du Theatre.*

QU'ENTENDS-JE! O ciel! Cléon surpris par Fatensot!

Elle avance sans bruit.

FATENSOT *à Cléon.*

Tu ne m'attendois pas, & te voilà capot;
Allons, reviens à toi.

CLEON *voulant s'en aller.*

Cette plaisanterie
Commence à m'ennuyer.

FATENSOT.

Demeure, je te prie;
L'Audience est ouverte, & ne peut se surseoir;

Tu ſerois condamné faute de comparoir.

CLEON.

Tous les mauvais plaiſans ont droit de me déplaire.

TOINETTE *à part.*

Bon, le diſcours s'échauffe.

FATENSOT.

Es-tu bien en colère?
Là... là... petit ami; je ſuis & tu ſeras
Content, & très-content; tu t'apprivoiſeras
Avec le temps.

CLEON.

Sachez, Monſieur du bas comique,
Que je ſçais corriger...

TOINETTE *haut.*

L'affaire eſt au tragique.
Comment? Qu'eſt-ce, Meſſieurs? un rendez-vous de nuit?
Je ſçais, la jalouſie en ce lieu vous conduit.

FATENSOT.

Ah! ma foi, c'eſt Toinette.

TOINETTE.

Oui, Toinette elle-même.

FATENSOT.

Tu viens fort à propos; mon danger eſt extrême;
Il eſt à tout excès jaloux & furibond,

D'une bile échauffée on n'attend rien de bon.

CLÉON.

Sur-tout un goguenard....

TOINETTE *à Cléon.*

Devenez plus traitable.
Peut-on être, Monsieur, aussi déraisonnable?
Comment, dans ce jardin provoquer nuitamment
En duel notre gendre! Ah, quel emportement!

FATENSOT.

Nous sçavons que c'est toi que l'Amadis provoque,
Et que tu viens calmer l'ardeur qui le suffoque.

TOINETTE.

Il est trop vrai. La nuit vous cache ma rougeur;
Ces momens sont cruels quand on a de l'honneur.
Dans l'art de déguiser je suis encor trop neuve,
Et je soutiendrois mal une si rude épreuve.
Rentrons.

FATENSOT.

Non, je te laisse avec ton Chevalier;
Car mon dessein n'est pas de te contrarier.

TOINETTE.

S'il est mon Chevalier, il est fait pour m'attendre;
Mais vous, au préalable, ayez soin de vous rendre
Au plutôt au logis; car je viens vous chercher.
Le beau-père vous craint, c'est à vous d'empêcher

Les mauvais traitemens faits à votre future.
Depuis votre départ il tempête, il murmure
De ce que votre Hymen se trouve retardé ;
D'un Démon furieux je le crois possédé.
Il jure ; il frappe...

FATENSOT.

Oh ! oh !

TOINETTE.

Il nous gronde, il menace,
Et Lucinde en pleurant vient de quitter la place ;
Sa mère l'a conduite en son appartement ;
Au milieu des sanglots, elle a dit tendrement :
Si Monsieur Fatensot s'occupoit à me plaire,
Devroit-il un instant abandonner mon père ?
Lucinde en sa douleur a sçu vous réclamer ;
Je crois qu'avec le temps vous vous ferez aimer.

FATENSOT *à Cléon.*

Rends le calme, Cléon, à ton ame inquiette ;
Adieu, je suis discret, & te laisse Toinette.

TOINETTE.

Je ne vous quitte pas : mon Chevalier errant
Sera, je l'imagine, assez persévérant
Pour souffrir un délai dans cette conjoncture ;
De mes vrais sentimens il connoît la droiture ;
Et pour mieux assûrer notre tranquillité,
Près d'Oronte au plutôt je veux vous voir posté ;

De-là, près de Lucinde il faut que je me rende,
Pour renvoyer la mère.

FATENSOT.

Et Cléon ?

TOINETTE.

Qu'il attende,
Ou qu'il parte ; après tout, c'eſt à lui de ſçavoir
En s'en allant à Cléon.
Le parti qu'il doit prendre. Adieu.... juſqu'au revoir.

SCENE IV.

CLEON *ſeul.*

JE demeure étonné de l'eſprit de Toinette ;
Fatenſot m'a tenu long-temps ſur la ſellette.
J'ai conçu qu'auſſi-tôt qu'elle auroit tout réglé,
Elle viendroit....

SCENE V.

CLEON, CRISPIN.

CRISPIN *sortant du bosquet, & marchant en tâtonnant.*

TOINETTE a le bec affilé.
Peste, dans une nuit & si longue & si noire,
L'amour ira grand train si Cléon veut l'en croire.
A basse voix.
Monsieur.

CLEON.

J'entends...

CRISPIN.

Monsieur.

CLEON.

He bien! que cherches-tu?

CRISPIN.

Ni trésor, ni bon vin, ni raison, ni vertu.
Toinette, qui tantôt flattoit votre espérance,
Me paroît y mêler la mésintelligence....

CLEON.

Allons, retirons-nous à l'écart dans ce bois;

Adieu... je t'inſtruirai de tout une autre fois.

Ils s'en vont chacun de ſon côté.

SCENE VI.

LUCINDE, TOINETTE.

LUCINDE.

La nuit, le temps, le lieu, l'amour, tout m'inquiette;
C'eſt toi qui me conduis; que me veux-tu, Toinette?

TOINETTE.

Je veux premièrement adoucir votre cœur
Sur les événemens, & vous tirer d'erreur;
Si j'ai paru tantôt à vos deſirs contraire,
C'étoit pour ménager l'eſprit de votre père
Sur le délai prudent que j'avois projetté;
Croyez-en mes ſermens.

LUCINDE.

Sur ta fidélité
Je dois aſſez compter, puiſque par ton adreſſe
L'effet en peu de temps a ſuivi la promeſſe;
Mais, par un autre aveu, d'où dépend mon bonheur,
Ne dois-tu point encor dédommager mon cœur?

TOINETTE.

Vous penſez à Cléon, & deſirez ſans doute,

Que pour aller à lui je vous ouvre la route?

LUCINDE.

Ah! ne ceſſe jamais de m'en entretenir.
Tu ſçais combien je l'aime.

TOINETTE.

Il faut donc tout finir.
Car le pauvre garçon, dans l'ardeur qui le preſſe,
Ignoreroit toujours qu'il a votre tendreſſe.

LUCINDE.

Eh! c'eſt ce qui m'accable. O préjugé cruel,
Qui nous force à cacher un penchant naturel
Qui vers l'objet aimé ſans ceſſe nous entraîne!
Pourquoi faut-il, hélas! que l'amour nous enchaîne,
Avant que notre cœur ait droit de s'enflammer
D'une ardeur que l'Hymen devroit ſeul allumer?

TOINETTE.

Pour ſuivre exactement une loi ſi contraire,
Vous vous applaudiſſez de paroître ſévère;
Soumiſe à ce devoir, ſans doute vous voulez
Cacher à votre amant le feu dont vous brûlez?

LUCINDE.

Mes yeux en ont trop dit pour que Cléon l'ignore.

TOINETTE.

On croit en dire aſſez; mais l'amant veut encore
En obtenir l'aveu.

LUCINDE.

Ceſſe de m'accabler.
Le moyen!.. Je n'ai pu le voir ni lui parler.

TOINETTE.

Si de vos feux ſecrets vous craignez de l'inſtruire;
Et s'il eſt ſans eſpoir, qu'auriez-vous à lui dire?

LUCINDE.

Cent choſes; mais je ſuis dans un grand embarras;
Je voudrois qu'il ſçût tout, & ne le dire pas.

TOINETTE.

Ah! l'amoureux Cléon ne penſe pas de même;
Il voudra l'obtenir de la bouche qu'il aime.
Suppoſons qu'en ce lieu, conduit par ſes deſirs,
Il vînt à vos genoux pouſſer de gros ſoupirs,
Que feriez-vous?

LUCINDE.

Je ris de cette folle idée.

TOINETTE.

Mais encor?...

LUCINDE.

Quel propos! Je ſuis perſuadée
Que tu veux m'éprouver.

TOINETTE.

Soit. Si dans ce moment

Il venoit...

LUCINDE.

Je fuirois.... Eſt-ce ton ſentiment?

TOINETTE.

J'entends, vous n'êtes pas aſſez ſûre du vôtre,
Et vous deſireriez avoir celui d'une autre.
Eh bien! il va paroître.

LUCINDE.

O Ciel!

TOINETTE.

Vous avez tort.

LUCINDE *voulant s'en aller.*

Je fuis...

TOINETTE.

Avec l'amour ſoyez au moins d'accord;
Puiſque de votre cœur je connois la tendreſſe,
Eſt-ce ici le moment de montrer ſa foibleſſe?
Il faut du préjugé s'écarter quelquefois.

LUCINDE.

Non, ce ſeroit manquer à ce que je me dois.

TOINETTE.

Renoncez à Cléon, ſi vous penſez de même;
Car de cet entretien dépend mon ſtratagême;
Votre froïdeur ne ſert qu'à le déſeſpérer,

Lorſqu'un

Lorſqu'un ſincère aveu devroit le raſſurer;
Pour ſervir votre amour, j'ai ſçu par une lettre,
Que j'ai chargé tantôt Criſpin de lui remettre,
L'engager à ſe rendre à cette heure, en ces lieux;
Mais j'ai toujours gardé le ton myſtérieux.
Il eſt dans ce jardin; la nuit eſt fort obſcure;
Il vous prendra pour moi; vous pourrez, je vous jure,
Lui parler ſous mon nom, ſonder ſes ſentimens,
Traiter de votre amour, recevoir ſes ſermens;
Le tout, ſans s'écarter de cette bienſéance
Pour laquelle il me faut vous faire violence.

LUCINDE.

Oui, mais...

TOINETTE.

Encore un mais! Au moins ſouvenez-vous
De vos engagemens, ou craignez mon courroux.
Pourriez-vous oublier que, pour grace dernière,
Je vous ai demandé condeſcendance entière?

LUCINDE.

Aurois-je pu prévoir l'état où tu me mets?
Que lui dirai-je, hélas!

TOINETTE.

Tout: & je vous promets,
Que même les tranſports d'une ardeur indiſcrette
Lui paroîtront toujours annoncés par Toinette.

J'entends marcher ; allons...

LUCINDE.

Je me retire. O ciel!

TOINETTE *l'arrêtant.*

Non, non, vous reſterez, il eſt eſſentiel....
Je vous l'ai déja dit, il faut vous y réſoudre ;
D'un crime ſi léger l'amour peut vous abſoudre.

LUCINDE.

Que de troubles ſecrets!

TOINETTE.

On approche, c'eſt lui ;
Contre votre frayeur je vous offre un appui.
Votre bonheur dépend d'une telle entrepriſe ;
Mettons-nous à l'écart, crainte d'une mépriſe.

Elles parlent enſemble bas.

SCENE VII.

CLÉON, LUCINDE, TOINETTE.

CLEON *ſortant du bois.*

TOINETTE ne vient point, & je n'oſe approcher ;
Que je ſuis inquiet!... Mais non... j'entends marcher.
Il ne faut plus ici commettre d'imprudence,

Et même contre moi je ſuis en méfiance.

TOINETTE *à Lucinde.*

Au moins, n'oubliez pas notre convention.

LUCINDE.

Non.

TOINETTE.

Je vais ébaucher la converſation.
Hem, hem.

CLEON.

Voilà l'appel, & je n'oſe y répondre.

TOINETTE.

Hem, eſt-ce vous, Cléon?

CLÉON.

Tout ſert à me confondre;
Car la nuit à mes yeux dérobe les objets,
Et du ſort, mon amour craint de nouveaux effets.

TOINETTE.

Il faut le raſſurer. Hem... Cléon... c'eſt Toinette.
Je vous cherche, venez.

CLEON *avec tranſport.*

Ah! ma joie eſt parfaite,
Puiſque l'eſpoir...

TOINETTE *changeant de voix.*

Chut, chut! Craignons que dans ce bois

Quelqu'un ne ſoit caché ; déguiſons notre voix.
Il faut dans nos projets que rien ne nous décèle ;
Bas à Lucinde.
Soyons très-circonſpects..... A vous, Mademoiſelle.

LUCINDE *bas à Toinette.*

Toinette, tu le veux, ne m'abandonne pas.

CLÉON.

A part.
Tu ne me réponds plus... Quel eſt mon embarras!
Haut.
Toinette...

LUCINDE *déguiſant ſa voix.*

Me voici.

CLEON.

Qu'as-tu donc à me dire?
Lucinde eſt-elle enfin ſenſible à mon martyre?

LUCINDE.

Hélas!

CLEON.

Ciel! quel ſoupir, & qu'en dois-je penſer?
Eſt-ce donc mon malheur que tu viens m'annoncer?

LUCINDE.

Non, Cléon; ſi l'aveu de l'amour le plus tendre
Peut flatter votre cœur...

CLEON.

Ah! que viens-je d'entendre!
O Ciel! je ſuis aimé!

LUCINDE.

Vous n'en pouvez douter.

CLEON.

Je ſuis aimé, mon cœur n'a rien à redouter.

LUCINDE.

Lorſque de ſon amour vous avez l'aſſurance,
Un trop fatal Hymen trahit votre eſpérance.

CLEON.

Au milieu du plaiſir tu viens me retracer
Un objet qu'à jamais je voudrois effacer;
Sur cet Hymen cruel que penſe ta maîtreſſe?
De couronner mes feux lorſque l'amour la preſſe,
Pourra-t-elle obéir à d'injuſtes parens?

Toinette ſe retire.

LUCINDE.

Elle ſçait les devoirs...

CLEON *avec vivacité*

Des cœurs indifférens.
Car lorſqu'on aime bien, ſi le devoir inſpire,
Pour le rendre impuiſſant l'amour ſeul peut ſuffire.

LUCINDE.

Mettez-vous à sa place, & si, dans son courroux,
Un père dit : je veux. Monsieur, que feriez-vous ?

CLEON.

On doit assurément, sans rien mettre en balance,
Aux sentimens du cœur donner la préférence ;
Ne voir que son amant lorsqu'il nous a charmé,
Et tout sacrifier à cet objet aimé.

LUCINDE.

On s'engage souvent sous de fâcheux auspices,
Et les hommes toujours veulent des sacrifices.

CLEON.

Je ne m'attendois pas à ne trouver en toi
Qu'un esprit prévenu contre Lucinde & moi ;
Et puisque tu n'as point autre chose à me dire,
Tu pouvois t'épargner la peine de m'écrire.

LUCINDE.

Quand on fait tout pour vous, vous vous en offensez ;
Vous dire qu'on vous aime, ah ! c'est en dire assez.

CLEON.

Non, je ne le puis croire, & c'est ce qui m'accable ;
Je déteste un amour qui me rend misérable.

LUCINDE.

Ah ! ne répandez pas un funeste poison

Sur un amour si pur ; écoutez la raison ;
Dans un tel embarras, dont l'horreur est extrême,
Que peut un tendre cœur ?

CLEON.

Tout, si Lucinde m'aime.
Oui, malgré ses parens, rompre un fatal lien,
Et par un nœud plus doux unir son sort au mien.

LUCINDE.

Mais quel moyen, hélas !

CLEON.

S'il faut que je le dise,
Le moyen dépendroit de ta seule entremise ;
Tu pourrois l'engager à fuir...

LUCINDE.

Que dites-vous ?
Juste Ciel ! quel projet !

CLEON.

C'est le plus sûr de tous.

LUCINDE.

Si d'un crime si noir Lucinde étoit capable,
Elle vous deviendroit un objet mépriſable ;
Ah ! plaignez-la plutôt, & laiſſez à ſon cœur

L'amour de la vertu qui fait tout ſon bonheur ;
Ce cœur, en vous aimant, d'accord avec le vôtre,
Ne deſire que vous, & n'en aura point d'autre.
Un couvent.... Juſte Ciel!

On entre avec des flambeaux.

CLEON *reconnoiſſant Lucinde.*

Quoi, Lucinde, c'eſt vous!
O moment précieux!.... ſouffrez qu'à vos genoux
J'exprime les tranſports de mon ame ravie.

LUCINDE.

Par quel fatal Deſtin ſuis-je donc pourſuivie?

CLEON.

Tout le mal qu'il vous fait, je veux le réparer;
Quand on eſt vertueuſe, on peut tout eſpérer.

SCENE VIII ET DERNIERE.

MADAME ORONTE, ORONTE, FATENSOT, LUCINDE, CLÉON, TOINETTE.

Madame ORONTE *au fond du Théatre.*

NON, il n'eſt pas poſſible, & je ne le puis croire...
Elle approche.
Quoi, ma fille!

ORONTE.

Vit-on trahiſon auſſi noire?
Fille indigne du jour, il faut que de ma main...
Il veut la percer.

FATENSOT *l'arrête.*

A Oronte.

Cher beau-père, arrêtez, quel tranſport inhumain!
Oh, vous n'y penſez pas! Quelle fureur vous guide!
Vous allez ſans raiſon commettre un parricide.
Il faut en pareil cas en uſer autrement,
Et traiter cette affaire un peu plus ſagement.
Nous nous étions choiſis, ma foi, ſans nous connoître;
Mais je ſuis raiſonnable autant qu'on le peut être.
Je me rends ſans regret à la conviction,
Et la raiſon pour moi juge en caſſation;

Je vous rends la parole, & retire la mienne ;
Soyez un peu plus doux, & qu'il vous en ſouvienne.
A Lucinde.
Vous, prodige d'humeur qu'on peut apprivoiſer,
C'étoit jouer gros jeu que de vous épouſer.

LUCINDE.

Si le ſort l'eût voulu, Monſieur, dans ma diſgrace,
Le devoir, de l'amour auroit rempli la place.

FATENSOT.

Mais mon cœur en aimant exige du retour.
Adieu donc au devoir, je vais chercher l'amour.
Il veut ſortir, Toinette le retient.

TOINETTE.

Ah ! Monſieur, demeurez ; c'eſt en votre préſence
Que je dois de Lucinde embraſſer la défenſe ;
La démarche en effet feroit rougir l'amour,
Si je tardois encore à la mettre au grand jour.

ORONTE.

Veux-tu rendre décent l'amour qui la poſſéde ?
Non, non, le mal eſt fait ; appliquons le reméde.
A Cléon.
Monſieur, au même inſtant il vous faut l'épouſer,
Sinon !....

CLEON.

Dieu, quel bonheur! Puis-je le refuſer?

CRISPIN *ſortant du bois.*

Mes démarches, Monſieur, ſont-elles toujours vaines?

D'un air important.

Ce mariage là m'a cauſé bien des peines.

ORONTE.

Qu'eſt-ce donc?

TOINETTE.

C'eſt un ſot.

CRISPIN.

Oh! pas ſi ſot.

TOINETTE.

Tais-toi.

CRISPIN.

Non, non, je veux parler. Je ſoutiens que ſans moi...

ORONTE.

Enfin, tout eſt conclu; j'en ſuis ravi, mon gendre.
Pour la dot... entre nous il faut vous faire entendre...
Mais vous n'agiſſez point par un vil intérêt;
Sur cet article là ſoyez ſobre & diſcret.

CLEON.

Le cœur ſeul de Lucinde eſt le bien où j'aſpire.

ORONTE.

Ah! qu'il eſt galant homme! Il falloit donc le dire;

Je vous eusse épargné du trouble & de l'ennui.

LUCINDE.

Tout par votre bonté se dissipe aujourd'hui.

TOINETTE.

L'affaire est terminée ; eh bien, Mademoiselle,
A mes engagemens me trouvez-vous fidelle ?
Il est temps maintenant de vous justifier ;
De tout ce qui s'est fait je puis certifier
Que ni vous, ni Cléon, ni Monsieur, ni Madame,
N'ont droit à tout ceci ; c'est moi qui le réclame ;
C'est moi qui provoquai Cléon au rendez-vous ;
C'est moi qui, par un ton impérieux & doux,
Forçai Mademoiselle en secret à s'y rendre ;
C'est moi qui, de Madame éprouvant le cœur tendre,
Sur le sort de sa fille attirai sa pitié ;
C'est moi qui de Monsieur captivai l'amitié,
Pour retarder l'Hymen à mes desseins contraire,
Et qui de mes secrets le fis dépositaire ;
C'est moi qui, redoutant le pouvoir paternel,
Fis d'un amour décent un amour criminel.
Dans le piége conduit, j'ai couru vous l'apprendre ;
Pour remplir mon projet il falloit les surprendre.
Au gré de mes souhaits tout a bien réussi ;
La paix & le bonheur vont se fixer ici.

FIN.

LES MARIAGES,

COMÉDIE

EN UN ACTE EN PROSE.

NOMS DES PERSONNAGES.

GÉRONTE, *Subdélégué.*
DAMON, *déguisé ſous le nom de Simon.*
AGATHE, *fille prétendue de Lucas.*
NICOLE. } *Payſannes.*
CHARLOTTE. }
MICHAULT. } *Payſans.*
SANS-SOUCI. }
LUCAS, *père putatif d'Agathe.*
M. SECRET, *Notaire.*
FRONTIN, *valet de Géronte.*
CRISPIN.

La Scene eſt à Pontoiſe, dans la maiſon de Géronte.

LES MARIAGES,

COMÉDIE

EN UN ACTE EN PROSE.

SCENE PREMIERE.

CRISPIN, FRONTIN, *entrent sur le Théatre en se faisant beaucoup d'amitiés.*

FRONTIN.

JE ne puis t'exprimer, cher Crispin, la joie que je ressens de te revoir après trois ans d'absence.

CRISPIN.

Mon amitié pour toi, cher & aventureux Frontin, est toujours sans bornes; si tu sçavois les soins que je me

ſuis donnés pour découvrir le lieu fortuné qui te poſſédoit.... enfin, après bien des recherches, un de nos amis communs, que j'ai rencontré à Rouen, m'a dit que je te trouverois à Pontoiſe, & me voilà, toujours ton ami fidele & ton admirateur ; car tes rares vertus ſont ſans ceſſe préſentes à ma mémoire...

FRONTIN.

Treve de complimens. Dis moi ; ta longue caravanne a-t-elle fructifié ? Le fonds de la capitation ſur les dupes a-t-il rendu ?

CRISPIN.

Pas mal ; j'ai fait mon tour de France gratis, & j'ai vécu honorablement ; & comme les voyages forment les hommes, je t'avouerai franchement que je ſuis un peu déniaiſé. Mais toi, que fais-tu dans ce réduit provincial ? N'y ſerois-tu point en ſauve-garde ?

FRONTIN.

Non, je me ſuis retiré du monde pour vivre largement & commodément avec un Subdélégué.

CRISPIN.

Un Subdélégué, peſte ! Ce doit être un bon gîte ; &, quel eſt ton emploi ?

FRONTIN.

FRONTIN.

J'en ai plus d'un, & en raiſon de mes talens, ſçavoir, ſecrétaire, valet de chambre, maître d'hôtel, palfrenier, froteur &...

CRISPIN.

Peut-être voleur.... As-tu toujours la main bien conformée ? Je t'ai connu le plus hardi filou....

FRONTIN.

Je m'amuſois autrefois de ce petit métier ; mais j'en ſuis dégoûté, & je ne travaille plus qu'avec privilége.

CRISPIN.

Comment, tu ne friponnes plus qu'avec privilége ! Ma foi, cela eſt bien agréable.

FRONTIN.

A la vérité, ce n'eſt que grapiller ; cependant je gagne encore vingt-cinq pour cent.

CRISPIN.

Tu fais donc des affaires ?

FRONTIN.

Sans doute, je fais celles de mon maître, en me char-

geant du menu détail de ſa maiſon ; ce qui coûte trois on le fait payer quatre ; ainſi tu vois....

CRISPIN.

Le calcul eſt juſte, & effectivement ce n'eſt pas voler puiſqu'il y a privilége, & que tu fournis de gros fonds pris ſur ta complaiſance.

FRONTIN.

Tels ſont les uſages domeſtiques dont on ne ſçauroit s'écarter ſans ſe deshonorer.

CRISPIN.

Et comme tu as de l'honneur juſqu'au bout des doigts, tu entretiens le bon ordre ; mais ton maître ne s'apperçoit donc jamais....

FRONTIN.

Beau....il n'a pas le temps de ſonger à ſes affaires ; il eſt trop occupé de celles des autres ; & même aujourd'hui les profits ſeront honnêtes ; car il doit, ſuivant les ordres du Roi, marier quatre filles, & je ſuis chargé des frais de noces.

CRISPIN.

Il marie quatre filles !... Peſte, quel jour favorable à l'induſtrie ! Si le Ciel m'en envoyoit un ſemblable !...

FRONTIN.

Que ferois-tu ?

CRISPIN.

Ce que je ferois ? . . . Ce que je ferois, belle queſtion !

FRONTIN.

Mais encore, que ferois-tu ?

CRISPIN.

Attends . . . Bon . . . . l'idée eſt ſublime . . . Dis-moi de combien eſt la dot de ces filles ?

FRONTIN.

De ſix cens livres chacune.

CRISPIN.

Six cens livres . . . . Bon ! . . . quatre fois ſix font vingt-quatre ; je poſe zero pour les filles, & je retiens le reſte ; oui, oui, le calcul eſt bon.

FRONTIN.

Il n'y manque que la preuve.

CRISPIN.

Donne-moi le temps, & je la fournirai. Au ſurplus, il y aura donc grand repas ?

FRONTIN.

Sans doute.

CRISPIN.

Bonne vaïſſelle d'argent ?

FRONTIN.

Oh ! je t'en aſſure, & bien conditionnée.

CRISPIN *careſſant Frontin.*

Ah ! cher Frontin ! cher Frontin !... dis-moi, de quel caractere eſt ton maître ?

FRONTIN.

C'eſt le meilleur homme du monde & le plus ſimple.

CRISPIN.

Bravo.... Comment es-tu avec lui ?

FRONTIN.

A merveille, & j'en fais ce que je veux.

CRISPIN *en redoublant de careſſe.*

Braviſſimo.... Il a donc toute confiance en toi ?

FRONTIN.

Oui, te dis-je.

CRISPIN *ne ceſſant de careſſer & d'embraſſer Frontin.*

Ah ! cher Frontin ! cher Frontin ! quelles délices ! quelles délices !

FRONTIN.

Mais finis donc, je crois que tu es devenu fou.

CRISPIN.

Non, c'eſt une vapeur de fourberie qui me monte à la tête.

FRONTIN.

Es-tu ſouvent poſſédé de ce démon-là?

CRISPIN.

Suivant l'occaſion; & ſi le cher Frontin étoit encore tel que je l'ai connu, nous pourrions faire aujourd'hui une jolie fortune.

FRONTIN.

La volonté ne me manque pas; mais....

CRISPIN.

Que veut dire ce mais? Eſt-ce que les reſſorts de ta main ſe ſeroient rouillés dans l'oiſiveté? Car elle eſt fatale à la vertu, d'autant plus que les priviléges...

FRONTIN.

Oh! ne crains rien, je ſuis toujours le même; parle plus franchement.

CRISPIN.

Hé bien, dis-moi, n'as-tu jamais été pendu?

FRONTIN *en riant.*

Pas tout à fait.

CRISPIN.

Tant pis.

FRONTIN.

Pourquoi ?

CRISPIN.

C'eſt que tu y ſerois accoutumé, & que lorſqu'on veut réuſſir dans notre métier, il faut ſe familiariſer avec ces petites miſéres là. Tu n'as donc jamais été favoriſé de la Juſtice ?

FRONTIN.

J'ai été une fois ſeulement à l'Audience du Lieutenant Criminel, & il me trouva tant d'eſprit & de talent qu'il me fit marquer pour me reconnoître.

CRISPIN.

C'eſt quelque choſe ; mais il me reſte encore à ſçavoir ſi tu n'es pas marié.

FRONTIN.

Non.

CRISPIN.

Si l'on te propoſoit un mariage honnête, bonne vaiſſelle d'argent, louis d'or en quantité, aurois-tu du goût ? . . .

FRONTIN.

Beaucoup.

CRISPIN.

He bien, il ne tient qu'à toi de te marier aujourd'hui.

FRONTIN.

Avec qui?

CRISPIN.

Avec moi.

FRONTIN.

Ah! ah! ah!

CRISPIN.

Oui, te dis-je, avec moi... Mais chut, j'entends quelqu'un; allons au cabaret voisin, cimenter notre ancienne amitié, le verre à la main; & là, sans crainte d'importuns, je pourrai te faire part de mon stratagême.

Ils sortent.

SCENE II.

DAMON, *sous le nom de Simon, déguisé en Payſan.*

JE ne conçois rien au déguiſement que Géronte m'a fait prendre depuis un mois que je ſuis ici ; je n'en puis découvrir la raiſon ; s'il ſçavoit ce qu'il m'en coûte, il ſe repentiroit... Mais j'apperçois Agathe : que mon cœur eſt troublé !

SCENE III.

DAMON, AGATHE.

DAMON.

QUOI ! belle Agathe, déja levée ! C'eſt ſans doute l'Hymen qui vous éveille ; on dit que vous devez être une de celles qui ſont choiſies pour profiter des bontés du Roi.

AGATHE *d'un air triſte.*

Tout me le fait craindre ; M. Géronte me dit hier qu'il avoit pourvu à mon établiſſement, & m'ordonna de me tenir prête de bonne heure pour recevoir ſes or-

dres ; cette robe même, dont il m'a parée, annonce assez ses intentions.

DAMON.

Vous devriez être bien contente ; car je suis sûr que son choix sera digne de vous.

AGATHE.

Ah ! Monsieur Simon, que je suis éloignée de penser de même, puisqu'il n'a pu faire son choix que dans le village, & que vous sçavez, aussi bien que moi, que le vrai mérite s'y trouve rarement : & vous ne me le prouvez que trop.

DAMON.

Je suis bien flatté de l'opinion que vous avez de moi ; j'avois peut-être, avant de vous connoître, la rusticité du village, que la douceur de vos mœurs & de votre caractère aura sans doute réformée ; vous étiez mon modèle, & je vous perds, belle Agathe ; que deviendrai-je ! Hélas !

AGATHE.

Que dites-vous, ô Ciel !

DAMON.

Oui, je m'étois fait une douce habitude de vous voir ; & l'Hymen qui va vous mettre au pouvoir d'un autre ;

va me séparer de vous pour jamais ; j'irai dans les plus lointains climats gémir du sort qui m'accable.

AGATHE.

A part. *Haut.*

Que je suis malheureuse! . . . Quel rapport a mon mariage avec votre départ ? Il semble qu'il vous soit aussi funeste qu'à moi.

DAMON.

Bien plus, belle Agathe, puisque je ne pourrai survivre à ce malheur.

AGATHE.

S'il étoit ainsi, Monsieur, j'aimerois bien mieux y renoncer pour jamais.

DAMON.

Quels moyens auriez-vous pour vous en défendre? Soumise aux volontés d'un maître qui vous chérit, seriez-vous assez ingrate pour ne pas répondre avec reconnoissance à ses bonnes intentions ? Peut-être vous sont-elles plus favorables que vous ne pensez ; car plus j'examine votre habillement, & plus je conçois que celui qui vous est destiné, est d'un état bien au-dessus du vôtre. Agathe, je crains bien que l'amitié que Géronte a toujours eue pour vous, n'ait pris un autre caractère.

AGATHE.

Ah, Monsieur, les bontés de Géronte doivent avoir des bornes, & vous offensez sa délicatesse ; rien de sa part n'a pu ternir jusqu'à présent sa générosité ; les sentimens d'un père ne sont pas plus tendres ni plus réservés que ceux qu'il m'exprime chaque jour.

DAMON.

Je sçais qu'il vous aime tendrement ; il ne cesse de me parler de vous, & c'est ce qui confirme mon idée ; car ses expressions ne tiennent point du sentiment paternel. Croyez-moi, belle Agathe, le Ciel vous prépare la récompense de vos vertus. Quelqu'un vient, c'est Géronte lui-même.

SCENE IV.

GÉRONTE, AGATHE, DAMON.

AH ! ah ! mes enfans, vous voilà de bonne heure en conversation ; je parie qu'elle rouloit sur la fête d'aujourd'hui ; car je crois qu'à l'instant elle fait l'entretien de toute la Ville. Que de réflexions ! que de combinaisons ! Je voudrois pouvoir les entendre, cela m'amuseroit beaucoup ; mais vous, Simon, comment trouvez-

vous Agathe aujourd'hui ? Ce nouvel ajuſtement ne lui ſied-il pas bien ?

DAMON.

On ne peut pas mieux ; mais vous conviendrez qu'elle l'embellit encore.

GERONTE.

Il ne faut pas lui dire cela, elle pourroit le croire au-moins.

AGATHE.

Ah ! Monſieur, point du tout, je ſçais me rendre juſtice, & je trouve au contraire que cet habillement me va fort mal, n'étant pas celui de mon état.

GERONTE.

Mais, votre état va changer, ma fille.

AGATHE *en pleurant.*

Monſieur, je ſuis faite pour vous obéir ; mais...

GERONTE.

Oh !... Vous faites l'enfant ; allez aider Lucas à diſpoſer les corbeilles qui doivent décorer la fête ; allez, & comptez plus ſur mes bontés.

Agathe ſort en pleurant.

SCENE V.

GÉRONTE, DAMON.

GERONTE.

LA voilà bien désolée ; mais c'est un petit mal pour un grand bien. Il faut enfin, Damon, vous découvrir le secret important qu'un voile épais vous cache depuis long-temps. Votre confiance, votre arrivée en ces lieux, votre déguisement, tout étoit nécessaire. Vous n'ignorez pas combien de tout temps je suis attaché à votre famille ; je lui dois tout, je suis reconnoissant, je vais vous en convaincre ; vous venez de perdre un frère aîné qui vous laisse une succession embarrassée ; chargé de votre part du recouvrement des effets qui la composent, je n'ai trouvé qu'un dérangement affreux, & je vois avec douleur que le mal est presque sans remède ; car le plus clair de la succession est un amas de créanciers, & une quantité prodigieuse de procès.

DAMON.

Ma présence n'étoit donc point nécessaire pour renoncer à la succession, & vous auriez dû m'épargner la dépense du voyage.

GERONTE.

Ecoutez-moi jusqu'à la fin, & vous verrez qu'occupé de vos intérêts plus que vous ne pensez, je n'ai cherché que les moyens de rétablir une fortune totalement dérangée; je vous ferai part aussi du projet que j'ai formé.

DAMON.

Depuis plus d'un mois vous me parlez de ce projet, & je ne vois rien encore qui ait rapport à ce grand événement.

GERONTE.

Cependant vous n'ignorez pas que, suivant les ordres du Roi, je dois aujourd'hui marier quatre filles.

DAMON.

C'est peut-être une de ces filles que vous voulez me donner?

GERONTE.

Eh! pourquoi pas?

DAMON.

La plaisanterie est bonne.

GERONTE.

Ce n'est point une plaisanterie; car en effet je veux vous marier.

DAMON.

J'y consens, pourvû que ce ne soit pas une des quatre.

GERONTE.

Pardonnez-moi.

DAMON.

Vous aurez donc la bonté de me faire mettre à l'aumône de la Paroisse.

GERONTE.

Point du tout.

DAMON.

Je ne me croyois pas dans un état si déplorable que de chercher une ressource dans une dot de six cens livres.

GERONTE.

Elle sera plus considérable.

DAMON.

Peut-être cent francs de plus?

GERONTE.

Ajoutez trois zéro, & vous ne vous tromperez pas.

DAMON.

Comment, cent mille francs?

GERONTE.

Et beaucoup plus.

DAMON.

Une succession délabrée, une payſanne avec cent mille livres & plus, un déguiſement villageois ! Ah ! par ma foi, Monſieur Géronte, je m'y perds.

GERONTE.

Mais ſi la payſanne prétendue avoit effectivement cinquante mille écus, cela n'aideroit-il pas à raccommoder vos affaires ?

DAMON.

Sans doute.

GERONTE.

Si pour épouſer ladite payſanne, il falloit être payſan, ou du moins le paroître, Monſieur Damon regretteroit-il ſon déguiſement ?

DAMON.

Non, mais . . . .

GERONTE.

Voilà mon ſecret . . . . Comme j'ai pouvoir de marier quatre filles, & même la liberté du choix, pourvû que ces mariages ſoient aſſortis ; il me falloit donc, pour vous faire épouſer une payſanne, employer votre déguiſement. Quelqu'un vient.

SCENE

SCENE VI.

GÉRONTE, DAMON, LUCAS.

LUCAS.

PARBLEU, Monsieur, descendais au plus vîte pour mettre la paix dans vot'basse-cour ; y sont là bas une douzaine de coqs & autant de poulettes, qui crions après la pâtée ; vous entendais bian que ce sont les filles & les garçons qui demandions à se marier ; ste volaille là me paroît bien affamée.

GERONTE.

A Damon.

Effectivement, j'entends bien du bruit.... Je vais les expédier, pour pouvoir tranquillement après achever notre conversation. Lucas, mène Simon dans mon cabinet sur le jardin, & donne-lui à déjeûner.

DAMON.

Il est trop matin, Monsieur, je ne puis...

LUCAS.

Eh bien! ne le vla-t-il pas? je ne sçai morgué de quelle acabie il est, il n'a jamais faim ; je ly disons,

Monſieur Simon, venais diner avec nous ; je l'y feſons ſte politeſſe, parce que je ſçavions que vous l'affectionnais ; il y viant, & quand il eſt à table, il ne veut morgué rian manger, je le voyons là tant ſeulement comme un éſotté, qui regarde not fille Agathe comme s'il n'avoit jamais rian vu, & toujours après elle à ly dire qu'alle eſt jolie, qu'alle eſt mignone, qu'alle a bonne grace, & je l'y diſons, morgué M. Simon, mangais vot ſoupe, & ne vous embaraſſais pas du reſte ; ſte petite créature là n'eſt pas un morciau pour vous ; oui, & je ly diſons devant vous, not maître, que je ne nous ſoucions guère qu'il vianne cheux nous ; car la petite affriolée commençoit déjà à rouler les yeux comme un carpe qui ſe pâme ; je ly donnerons, tant qu'il vous plaira, à déjeûner & à dîner dans ſa chambre ; mais je ne nous ſoucions pas qu'il vianne nous cajoler davantage.

GERONTE.

Lucas, Simon eſt un honnête homme.

LUCAS.

Je ne l'empêchons voirement pas ; mais je voulons que not fille le ſoit itou.

GERONTE.

Si je te donnois Simon pour gendre, tu en ſerois donc fâché ?

LUCAS.

Pour quant à l'égard de ça, tenez, not maître, je vous le disons franchement, je n'en ririons pas.

GERONTE.

Cependant, c'est un garçon de bonne mine.

LUCAS.

Bonne meine, si vous voulais ; pour moi je le trouve trop fluet ; il est morgué taillé comme ces Messieurs de qualité, qui ont bonne meine & peu de rapport ; parlez-moi d'un bon vivant qui est rougiau, qui a de bons bras & de bonnes épaules, & qui sache bian manger son pain, & non pas de ces faces blêmes, qui n'avions point de voix dans la poitraine, & qui ne mâchions que d'un côté, & encore comment ! ça fait pitié ; stapendant si c'est de vot volonté, & que not fille s'en accommode, je le voulons bian ; mais quant à moi, je dis que ce n'est morgué pas là son fait, d'autant plus que je nous sommes apparçu de queuque chose.

GERONTE.

De quoi t'es tu donc apperçu ?

LUCAS.

De quoi, motus, je ne voulons pas le dire ; car ça ly feroit honte.

DAMON.

Tu peux tout dire, Lucas.

LUCAS *contrefaisant la voix de Simon.*

Tu peux tout dire, Lucas.... Morgué, ne vla t'y pas
Damon se met à rire.
une belle voix pour se marier?..... Riais, riais, y a bian de quoi; eh bian! puisqu'il faut tout dire, ce n'est qu'un paresseux.

GERONTE.

Comment sçais-tu que c'est un paresseux?

LUCAS.

Magnez ly les mains, alles sont plus douces que la laine de nos moutons; & s'il travailloit, il les auroit aussi dures que nous.

GERONTE.

Tu donnes de si bonnes raisons, Lucas, que je me ferois un vrai scrupule de te donner Simon pour gendre.

LUCAS.

Morgué, que vous êtes un brave homme!

GERONTE.

Vous avez votre congé, Simon, vous pouvez vous en aller. Toi, Lucas, fais monter le Notaire.

Damon & Lucas sortent.

SCENE VII.

GERONTE *seul.*

JE voudrois bien sçavoir ce qui se passe actuellement dans l'esprit de Damon; toutes ses idées se confondent; mais j'entrevois que mon projet aura une heureuse fin.

SCENE VIII.

GÉRONTE, M. SECRET, *Notaire.*

GERONTE.

Bon jour, M. Secret, vos actes sont-ils dressés?

M. SECRET.

Oui, Monsieur, il n'y a que les noms à remplir.

SCENE IX.

GÉRONTE, M. SECRET, SANS-SOUCI.

SANS-SOUCI *pris de vin, mais non pas ivre.*

On dit que vous enrollais, M. le Subdélégué, que vous baillez des filles à ceux qui en vouliont; ſi vous en aviais queuques-unes dont vous ne ſachiez que faire, baillez me les.

GERONTE.

Vous n'êtes point en état de vous marier.

SANS-SOUCI.

Morgué, qu'en ſçavez-vous?

GERONTE.

Je ſçais que pour ſe marier, il faut avoir toute ſa raiſon, & que la vôtre eſt un peu égarée.

SANS-SOUCI.

Pargué, vous me la baillez belle! de la raiſon pour ſe marier! & moi je vous dis qu'il n'en faut point; j'ons roti le balet, j'ons porté la chappe, j'ons ſarvi trois ans dans la milice, & j'ons vu de biaux mariages,

où l'on disoit, palsangué il a fait une bonne affaire ; ce mariage là est bian raisonnable, il a du foin dans ses bottes, alle a du beure dans ses choux ; tout ira bian ; & point du tout, je n'avons point mangé une seule fois les dragées du baptême, & je sçavons le pourquoi ; c'est qu'ils mangions le beure en se battant, & qu'ils faisions lit à part.

GERONTE.

Sans-Souci me paroît bien instruit.

SANS-SOUCI.

Vous l'êtes bian itou, M. le Subdélégué ; mais vous n'en voulais rian dire ; stapendant je sçavons que vous êtes le meilleur homme du monde, & que feue Madame la Subdéléguée étoit un diable ; ce qui faisoit, que Monsieur logeoit au premier, & Madame au second, alle vous avoit baillé du bian ; mais morgué, il valoit mieux qu'elle vous eût baillé de la bonne himeur ; j'ons dans l'idée que ça vous auroit porté bonheur, vous auriais des enfans, & vous n'en avez pas ; tenez, en mariage c'est comme à la pêche, tel croit prendre une carpe, qui ne prend qu'un goujon ; après ça, voyais si vous voulez me marier, j'ons volonté aujourd'hui, peut-être ne l'aurons-je pas demain.

GERONTE.

Qui veux-tu donc épouser ?

SANS-SOUCI.

Qui il vous plaira, j'en épouſerons une, j'en épouſerons deux, j'en épouſerons quatre ; & ſi vous l'aimez mieux, je n'en épouſerons point, & je ferons tout comme.

GERONTE.

Qu'eſt-ce à dire ?

SANS-SOUCI.

Oui, je ferons tout comme ; j'avalerons not vin & je nous gobargerons ; car je ne vous le propoſons que pour déblayer vot marchandiſe.

GERONTE.

T'es-tu propoſé à quelqu'une ?

SANS-SOUCI.

Oh ! je ne ſommes pas ſi bêtes.

GERONTE.

Cependant je penſe qu'elles ne courront pas après toi.

SANS-SOUCI.

Si morgué il faut qu'alles courent ; vous ne connoiſſez donc pas ce bétail là ? .. Si vous voulais queuque choſe, alles ne le voulont pas ; ne le voulais-vous point, alles le veulent, & vla comme alles ſe gouvarnent ; mais je n'en ſons pas la duppe.

SCENE X.

CHARLOTTE & *les Acteurs de la Scene précédente.*

CHARLOTTE.

PARDON, M. le Subdélégué, ſi je vous interrompons; je ſommes Charlotte, ſtella pour qui ma tante Georgette vous a parlé, à celle fin de me marier.

GERONTE.

Avez-vous fait un amoureux?

CHARLOTTE.

Non, mais on m'a dit que vous en baillez de tout faits, & vla comme j'en voudrions.

GERONTE.

On s'eſt moqué de vous, ma chère petite.

CHARLOTTE.

Eh bian! ma grand ſœur Javotte qui en a trois, pourra bian m'en céder un.

SANS-SOUCI.

Morgué, M. le Subdélégué, baillez me la, je la prendrons volontiers.

GERONTE.

Oui, mais il faut ſçavoir ſi elle veut de vous.

SANS-SOUCI.

Alle ſeroit donc bian difficile.

CHARLOTTE.

Oh! je connoiſſons Sans-Souci, & je le prendrons, ſi c'eſt de vot bonté de nous le bailler; je ne ſerons pas la plus mal partagée, il aime un peu la bouteille; mais du reſte je ſçavons ce qu'il ſçait faire, & je nous en accommoderons bian.

GERONTE.

Vous ſçavez ce qu'il ſçait faire?

CHARLOTTE.

Oh qu'oui! car demandez à ma tante Georgette, alle le ſçait bian itou.

GERONTE.

Avez-vous le conſentement de votre mère?

CHARLOTTE.

Non, mais ça ne fait rian, il ne faut pas même l'y en parler, à cauſe....

GERONTE

Pourquoi ?

CHARLOTTE.

A cauſe de ma grand ſœur Javotte à qui alle donne tous les bons morciaux, & qu'alle auroit encore apétit de ſtila.

GERONTE.

Je ne puis, ma chère enfant....

CHARLOTTE *pleurant aux genoux de Géronte.*

Ah ! M. le Subdélégué, vous êtes ſi bon, ſi charitable; ah ! ſi vous ne me mariais, je ne le ſerons peut-être de dix ans, & voyais queu dommage.

GERONTE.

Quel âge avez-vous ?

CHARLOTTE.

Seize ans, pour vous ſarvir.

GERONTE.

C'eſt bien jeune, & vous pouvez attendre.

CHARLOTTE.

Oh ! je badinois, j'en ai dix-huit.

SANS-SOUCI.

L'âge n'y fait rian, d'abord que je nous en contentons.

GERONTE.

Eh bien ! mes enfans, puiſque vous vous convenez, J'y conſens.

CHARLOTTE.

Ah ! M. le Subdélégué, que vous faites là une bonne œuvre ! Je vous en remercions de tout not cœur ; je ſçavons coudre, & ſommes fort adroite, je ſerons toujours à vot ſarvice.

GERONTE *à Sans-Souci.*

Votre nom ?

SANS-SOUCI.

Etienne Sans-Souci.

GERONTE *à Charlotte.*

Et vous ?

CHARLOTTE.

Charlotte Bienfait.

GERONTE.

Signez.

CHARLOTTE *vivement.*

Baillez vite, M. le Tabellion.

M. SECRET.

C'eſt à votre mari à ſigner le premier.

CHARLOTTE.

Belle cérémonie ! Dépêche-toi donc, Sans-Souci.

Ils ſignent.

GERONTE.

Allez, mes enfans, ſoyez heureux.

CHARLOTTE.

Oui, vous êtes bian not père, je vous donnons bian des bénédictions.

SANS-SOUCI.

Adieu, M. le Subdélégué, je boirons à vot ſanté, & à celle du Roi itou, & j'eſpérons avec la grace de Dieu, de l'y bailler de bons ſoldats ; car il le mérite bian.

CHARLOTTE.

Vot ſervante, M. le Subdélégué.

SCENE XI.

GÉRONTE, M. SECRET, NICOLE.

GERONTE.

AH! te voilà, Nicole! tu as donc toujours envie de te marier?

NICOLE.

Oui, morgué, M. le Subdélégué, je le disons tout fin dré; je ne sommes pas de ces trigoises, qui ne disions jamais ce qu'alles pensions, & qui faisions les sucrées, quand alles sont plus âpres & plus gloutonnes que nous. Mariais moi, M. le Subdélégué, mariais moi; car je ne vous cachons point que j'en rafolons, & que je n'en dormons point.

GERONTE.

Vous avez donc bien de la vocation?

NICOLE.

De la vocation, j'en ons morgué jusqu'aux talons.

GERONTE.

Avez-vous fait un choix?

NICOLE.

Un bon, voirement, un bon, vantez-vous-en; je nous ſommes eſſayés, & nos himeurs s'accordent bian enſemble; vous avez oui dire, que fin contre fin ne vaut rian pour faire doublure; auſſi je vivrons bian; il eſt doux comme un mouton, je fis colère comme un dindon; il ne dit mot, je parle beaucoup; il a de bonnes épaules, j'ons de bons bras; je ſerai la maîtreſſe dans la maiſon, & tout ira bian.

GERONTE.

Comment s'appelle-t-il?

NICOLE.

Le gros Michault.

GERONTE *cherche Frontin.*

Je ne ſçais où eſt Frontin.... M. Secret, faites-moi le plaiſir d'appeller Michault.

NICOLE.

Oui, voirement, faite le venir, & vous verrais que j'on appliqué not affection à un vivant qui en vaut bian la peine; tenez, M. le Subdélégué, je ſommes franche, & je vous répondons que je nous aimerons bian, & vla le hic du mariage.

GERONTE.

Sans doute.

NICOLE.

Je ſçavions bian que vous approuveriais ce hic là, car vous êtes un ſi brave homme, un homme à mouler.

Michault entre avec M. Secret, marchant d'un pas lent & d'un air nigaud.

GERONTE.

Approchez, Michault, approchez.

NICOLE *pouſſant Michault.*

Approche donc, comme te vla tout éſotté; eſt-ce que les grands Seigneurs te font peur? Tu marches comme une oye, t'eſt pourtant bian ſur tes ergots.

GERONTE *à Michault.*

Voulez-vous vous marier?

MICHAULT *d'un ton niais.*

Comme il vous plaira, M. le Subdélégué.

GERONTE.

C'eſt votre conſentement qu'il faut, & non le mien; parlez, en avez-vous envie?

MICHAULT.

MICHAULT.

Queuquefois.

NICOLE.

Attendez, attendez, je la l'y ferons bian venir. Eſt-ce que tu ne m'as pas promis de m'épouſer? Parle à ton aiſe; mais, morgué, prends bian garde à ce que tu diras; tu me connois....

GERONTE.

He bien! voulez-vous épouſer Nicole?

MICHAULT.

Oui da, pourvu qu'on me baille de l'argent; car je ſommes bian pauvres.

NICOLE.

Je nous aimons, ça ſuffit.

MICHAULT *d'un ton plus vif.*

Non, morgué, j'aimons mieux de bons écus.

NICOLE.

J'ons une dot qui nous ſuit, je te nourrirons bian, je t'engraiſſerons commme chapon dans l'épinette; allons, M. le Subdélégué, mariais-nous bian vîte; car j'ons hâte.

GERONTE *à Michault.*

Comment vous appellez-vous?

MICHAULT.

Policarpe Michault.

GERONTE.

A Nicole.

Ecrivez, M. Secret..... Et vous?

NICOLE.

Nicole Bon-bec....

GERONTE.

Sçavez-vous ſigner, mes enfans?

NICOLE.

Autant vaudroit ne point avoir de maître d'école, ſi je ne ſçavions pas lire & écrire.

GERONTE.

Ils ſignent.

Eh bien! ſignez..... C'eſt bon, allez.

MICHAULT.

Eſt-ce là tout, M. le Subdélégué?

GERONTE.

Que faut-il de plus?

MICHAULT *faisant signe dans sa main qu'il veut de l'argent.*

He!....

GERONTE.

Quoi!....

MICHAULT *faisant encore signe.*

Là....

GERONTE.

Je t'entends; je t'en donnerai tantôt.

MICHAULT.

Pourquoi pas maintenant? Je ne sommes pas méfiant; mais quelques louis d'or nous bailleroient bian de la bonne himeur.

GERONTE.

Tu ne perdras rien pour attendre.

MICHAULT.

Je n'en sçavons rian, avec vous autres....

NICOLE.

Viens-t'en, viens-t'en; faut avoir l'ame plus généreuse; c'est du mariage qu'il nous faut, le reste viendra après.

MICHAULT.

Non, Morgué, je veux commencer par le reste.

GERONTE *lui donnant de l'argent.*

Tiens, fois de bonne humeur.

MICHAULT.

Vla ce que c'eſt, je vous baiſe les mains, M. le Subdélégué.

GERONTE.

Allez, mes enfans.

SCENE XII.

GÉRONTE, M. SECRET, CRISPIN *déguiſé en fille, ſe cachant le viſage, & faiſant des cris affreux.*

CRISPIN.

AH! ah! ah! M. le Subdélégué, ah! ah! ah! qu'une fille qui a de l'honneur eſt à plaindre. Ah! ah! ah! j'en mourrai de douleur; oui jen mourrai. Ah! ah! ah!

GERONTE.

Qu'eſt-ce, ma chère enfant?

CRISPIN.

A la Juſtice, au meurtre. Ah! ah! ah!

GERONTE.

Expliquez-vous.

CRISPIN.

Je ne pourrai jamais, non, je ne pourrai jamais. Ah ah! ah! Juſtice, M. le Subdélégué, juſtice.

GERONTE.

De quoi?

CRISPIN.

De ce que je viens de vous dire. Ah! ah! ah!

GERONTE.

Vous ne m'avez encore rien dit.

CRISPIN.

Quoi! ne pouvez-vous pas le deviner?

GERONTE.

Je n'ai pas ce talent.

CRISPIN.

Vous ne voyez pas qu'un coquin, qu'un pendard, qu'un ſcélerat... Ah! ah! juſtice, M. le Subdélégué, juſtice.

GERONTE.

Qu'a donc fait ce pendard, ce ſcélerat?

CRISPIN.

Ce qu'il a fait ! ce qu'il a fait ! Quoi ! vous ne le devinez-pas ?

GERONTE.

Non, assurément.

CRISPIN.

Vous avez donc l'esprit bien bouché, M. le Subdélégué ; car cela est bien clair. Sachez donc que je suis fille, fille très-fille, honnête fille, très-honnête fille, fille de fille très-honnête fille, arrière-fille de fille qui étoit fille, mère de fille, & toujours fille, quoique...

GERONTE.

C'est cela qui me paroît fort clair.

CRISPIN.

N'est-ce pas, Monsieur le Subdélégué ? Eh bien, j'ai toujours été scrupuleuse, quinteuse, rigoureuse, amoureuse, fiévreuse, poudreuse, galeuse & malheureuse ; mes graces, ma beauté, ma cupidité, m'avoient rendue la coqueluche de la ville ; tout le monde en vouloit, on se l'arrachoit, on se battoit ; bref, entre tant d'amoureux, j'avois fait un choix, & je devois l'épouser demain en légitimes nœuds ; mais un gueux, un impudent, un infâme, un transfuge, qui sans doute avoit

oui parler de ma beauté, eſt venu chez moi ce matin. Ah! ah! ah! Monſieur le Subdélégué, juſtice.

GERONTE.

Que vous a-t-il donc fait?

CRISPIN.

Je ne puis, ma pudeur....

GERONTE.

Mais encore?

CRISPIN.

Ah! pour cette fois, vous devez le deviner.

GERONTE.

Pas plus que tout-à-l'heure.

CRISPIN.

Vous badinez, M. le Subdélégué, & vous voulez me faire dire quelque ſottiſe.

GERONTE.

Ce n'eſt pas mon intention.

CRISPIN.

Eh bien! le ſcélerat a voulu,... Ah! je n'aurai jamais la force....

GERONTE.

Cependant . . :

CRISPIN.

Enfin, il a voulu .... il a voulu. Ah! ah! ah! juſtice, M. le Subdélégué, juſtice; il a voulu m'épouſer malgré moi.

GERONTE.

Vous ne l'avez pas ſouffert, ſans doute.

CRISPIN.

Moi ſouffert, moi qui ai de la vertu juſqu'au poignet: Je vous l'ai frotté de façon . . .

GERONTE.

Vous avez fort bien fait.

CRISPIN *faiſant ſemblant de pleurer.*

Que penſerez-vous de moi, M. le Subdélégué? Que penſerez-vous de moi?

GERONTE.

Conſolez-vous, ma chère enfant, on n'eſt pas déshonoré pour cela.

CRISPIN.

Ce n'eſt pas mon honneur qui m'embarraſſe; la perte

que j'ai faite eſt bien plus conſidérable. (*Il leve ſon voile, & montre ſon viſage couvert de taches noires.*) Voyez dans quel état il m'a mis, je ne pourrai plus me montrer ; j'étois un trognon à croquer, & mon tendre futur ne voudra plus de moi. Ah ! juſtice, M. le Subdélégué, juſtice.

GERONTE.

Que vois-je ! je n'en puis croire mes yeux, eſt-il poſſible !

Il veut approcher de Criſpin.

CRISPIN *criant bien fort.*

Ah ! ah ! ah ! Monſieur, ne m'approchez pas, je crains les attouchemens ; je ne ſuis qu'une plaie de la tête aux pieds.

GERONTE.

Quel eſt le malheureux ?

CRISPIN.

C'eſt.... Monſieur, vous frémirez d'horreur ; c'eſt.... ce coquin de Frontin, à qui vous donnez votre confiance.

GERONTE.

Je ne ſuis plus ſurpris de ne l'avoir point vu de la matinée.

Il appelle.

Frontin, Frontin.

Frontin entre avec une emplâtre ſur l'œil.

FRONTIN.

Monſieur.

GERONTE.

D'ou viens-tu? comme te voilà fait! que t'eſt-il arrivé?

FRONTIN.

En voulant faire votre lit, une tringle....

CRISPIN.

Il en a menti; ce pendard là a tous les vices.

GERONTE *à Frontin.*

Connoiſſez-vous cette voix?

FRONTIN.

Non.

GERONTE.

Vous connoiſſez mieux ſes mains.

FRONTIN.

Monſieur....

CRISPIN *en ſe découvrant le viſage.*

Me connois-tu maintenant? Si je ne craignois de te raccommoder la phyſionomie, je te....

Il veut ſe jetter ſur Frontin.

GERONTE.

Arrêtez.

CRISPIN.

A condition qu'il ſera pendu ; oui pendu, & ſi Monſieur ne me rend juſtice, j'irai me plaindre au Bailli, au Procureur fiſcal, au Curé, au Bedeau & au Foſſoyeur.

GERONTE.

Eſt-il vrai, Frontin, que vous avez inſulté, & griévement battu Mademoiſelle ?

CRISPIN.

S'il eſt vrai !... S'il eſt vrai !... Quoi ! l'on doute ici de ce que dit une honnête fille, couverte de convictions ſi touchantes ? Je vais donc....

GERONTE.

Attendez, Mademoiſelle .... Sçavez-vous, Frontin, que c'eſt une affaire criminelle qu'il faut accommoder ?

CRISPIN.

L'accommodement eſt facile, il n'y a qu'à le faire pendre.

FRONTIN *aux genoux de Géronte.*

Ah ! Monſieur, ſi vous n'avez pitié de moi, je ſuis perdu.

GERONTE.

Ce n'eſt pas moi qu'il faut fléchir, c'eſt Mademoiſelle; demandez-lui pardon.

FRONTIN *à Criſpin.*

Mademoiſelle, je ſuis bien fâché de vous avoir....

CRISPIN *d'un ton tendre.*

On croit donc qu'il n'y a qu'à jetter une honnête fille dans l'opprobre, & que l'on en eſt quitte en demandant excuſe ? Ah! nous verrons....

GERONTE.

Qu'exigez-vous de plus ? Un peu d'argent ? Je vous en donnerai.

CRISPIN.

Un peu d'argent !... Un peu d'argent à une fille comme moi ! Oh ! je prétends qu'il ſoit au moins condamné aux galères, avec des dommages & intérêts proportionnés à ſon crime. Un peu d'argent ! en vérité la propoſition eſt honnête; un peu d'argent !

GERONTE.

He bien ! mon amitié pour Frontin me fait naître une idée qui peut tout accommoder. Mademoiſelle, pour

le punir, faites-en votre mari ; & vous, Frontin, vous ne pouvez mieux réparer son honneur.

CRISPIN.

J'aimerois mieux être cent fois déshonorée, que d'épouser un coquin.

GERONTE.

Ce jour est favorable, & je joindrai au don du Roi une somme de six cens livres pour tirer mon pauvre Frontin d'une si mauvaise affaire.

CRISPIN.

Je toucherai donc les douze cens livres tout à l'heure ; car je ne veux pas que ma fortune soit entre les mains d'un indigne...

GERONTE.

Sans doute, après la signature du contrat.

CRISPIN.

On a bien raison de dire que notre sexe est bien foible. Vîte une plume, ne me donnez pas le temps de la réflexion ; mettez la somme dans cette main, j'abandonne l'autre à ce misérable. N'abusez pas, mon cher Epoux, de la douceur que je fais paroître ; songez que

A Frontin.

J'ai encore mes deux yeux, & que vous n'en avez plus qu'un à perdre.

Ils ſignent.

CRISPIN *à Géronte.*

Monſieur aura-t-il la bonté de conſommer cette affaire?

GERONTE *donne un ſac de* 1200 *liv. à Criſpin.*

CRISPIN.

Adieu, M. le Subdélégué, je vous baiſe les mains; vous venez de faire une action qui vous portera bonheur; car le mérite eſt toujours récompenſé. Adieu.

Criſpin & Frontin ſortent.

GERONTE.

Voilà nos affaires finies, M. Secret; vous m'apporterez les groſſes des contrats, & je vous payerai vos honoraires.

M. SECRET.

Cela ne preſſe pas; mais, Monſieur, permettez-moi de vous repréſenter que j'ai diſpoſé quatre actes, & qu'il n'y en a que trois de remplis.

GERONTE.

Je le ſçai, mais ſoyez tranquille, j'aurai ſoin de mettre

tout en régle. Adieu, M. Secret; envoyez-moi, je vous prie, le nommé Simon.

M. Secret sort.

SCENE XIII.

GERONTE *seul.*

VOICI l'instant d'achever mon projet. Quelle satisfaction pour moi de faire des heureux, & de prouver à la fois mon amitié & ma reconnoissance !

SCENE XIV.

GÉRONTE, DAMON.

GERONTE.

VENEZ, Monsieur; je puis en liberté m'expliquer avec vous sur l'objet de votre mariage. Agathe vous est connue ?

DAMON.

Sans doute, & je rends justice à son mérite.

GERONTE.

Vous en êtes donc content ?

DAMON.

Je la trouve adorable.

GERONTE.

Eh bien! c'eſt elle que je vous deſtine.

DAMON.

O Ciel! quel ſeroit mon bonheur!

GERONTE.

Sachez, avant tout, qu'elle n'eſt point fille de mon jardinier.

DAMON.

Je n'en ſçaurois douter; ſes graces, ſon maintien, ſon eſprit & ſa douceur annoncent une autre naiſſance.

GERONTE.

Auſſi eſt-elle de très-bonne famille. Née d'un hymen clandeſtin, la mère me confia ce précieux dépot que je plaçai chez la femme de mon jardinier qui venoit de perdre une fille unique; je lui fis entendre que c'étoit une pauvre orpheline dont je voulois prendre ſoin, & qu'elle m'obligeroit de l'adopter pour ſon enfant, moyennant une penſion honnête; le vif intérêt que j'ai pris à ſon éducation, les maîtres de toute eſ-

pêce que je lui ai donnés, ont pu faire croire que j'étois guidé par un autre ſentiment que celui de la bonté; mais je jouiſſois de l'erreur vulgaire, en voyant croître chaque jour les graces, les talens & les vertus d'Agathe. Son père fut attaqué, il y a quelques mois, d'une maladie mortelle, & voulant aſſurer l'état de ſa fille, il a déclaré ſon mariage avant ſa mort, & lui a donné par un nouveau contrat toute la validité néceſſaire; la mort a ſuivi de près ſes engagemens; Agathe va recueillir une ſucceſſion de plus de cinquante mille écus. La mère, en me demandant ſa fille, me mande que ſon mariage eſt arrêté avec un homme dont je connois la fortune, les mœurs & la naiſſance, qui n'ont rien de flatteur pour Agathe. Le père, qui connoiſſoit le penchant de ſa femme pour cet établiſſement, en a prévenu l'effet, en me conſtituant par teſtament tuteur de ſa fille: je crois honorer ſa mémoire, en m'oppoſant à ce mariage funeſte, qui feroit le malheur d'Agathe, pour lui donner un époux digne d'elle.

DAMON.

Je ne puis qu'admirer tout ce que votre zèle vous inſpire; mais comment nous garantir des pourſuites d'une mère outragée?

GERONTE.

Epouſez, Monſieur, & s'il ſurvient après l'hymen quel-

que difficulté, nous ſçaurons vous défendre ; je vous réponds que mes pouvoirs ſont inconteſtables. J'entends quelqu'un. Bon, c'eſt Agathe.

SCENE XV.

DAMON, GÉRONTE, AGATHE.

AGATHE.

Où ſouhaitez-vous, Monſieur, qu'on mette le couvert pour les nouveaux mariés ?

GERONTE.

Je vous le dirai . . . Mais, auparavant, je veux vous parler ; Monſieur n'eſt point de trop ; il eſt de mes amis.

AGATHE.

A part.
Monſieur . . . . Il eſt de mes amis . . . Qu'eſt-ce que cela veut dire ?

GERONTE.

Ecoutez, belle Agathe ; vous ſçavez combien je vous aime.

AGATHE.

Je me ſouviens ſans ceſſe de vos bontés.

GERONTE.

Ce que j'ai fait pour vous, votre douceur, votre reconnoiſſance, tout enfin me fait eſpérer d'avoir quelque crédit ſur votre cœur.

AGATHE.

Vos ordres me ſeront toujours chers; comblée de vos bienfaits, je ne puis m'acquitter que par ma reconnoiſſance.

GERONTE.

Hé bien, Agathe, je veux vous marier. Vous rougiſ-
Agathe pleure.
ſez, & baiſſez les yeux..... Quoi! vous pleurez? Ah! chère enfant, croyez-vous que je ſois aſſez barbare pour vous contraindre? Non, je ne deſire que votre bonheur.

AGATHE.

Ah! Monſieur, je ſuis ſi heureuſe avec vous!

GERONTE.

Senſible aux ſentimens que vous faites paroître, je dois cependant vous donner un état.

AGATHE.

Je vous vois, je vous ſers. Quel état plus heureux!

GERONTE.

Votre établiſſement ne ſera point un obſtacle à l'attachement que vous avez pour moi.

AGATHE.

Je ſçais que je ſuis bien au-deſſous des bontés du Roi; mais quand il les accorde, il ne force point à les accepter; je ſens tout le prix de ſa libéralité; mais quand ſes bontés paſſeroient toute eſpérance, je les ſacrifierois au vrai bonheur que je trouve auprès de vous.

DAMON.

A part.

J'ai peine à retenir le tranſport qui m'anime.

GERONTE.

Cependant, chère Agathe, il faut nous ſéparer; votre âge vous appelle à un nouvel état; un plus long ſéjour avec moi pourroit attirer le ſcandale; ce n'eſt point aſſez d'être vertueuſe, il ne faut point être ſoupçonnée; oui, charmante Agathe, il faut nous ſéparer.

AGATHE *en larmes.*

Après tant de bontés, devois-je m'attendre à ce mortel déplaiſir! Ah! Monſieur, ſi je vous ſuis trop à charge, & ſi je puis vous cauſer la moindre inquiétude,

retranchez de vos bienfaits ; c'eſt aſſez pour moi de vivre pour vous ſervir.

DAMON.

A part.
Quels ſentimens!

GERONTE.

Plus je découvre en vous de vertus, plus je dois m'occuper de votre bonheur.

AGATHE *aux genoux de Géronte.*

O mon bienfaiſteur! ô mon père! (permettez-moi cette expreſſion) puiſque ces vertus ſont votre ouvrage, ne les abandonnez pas au haſard.

Géronte la relève.

DAMON *à Géronte.*

Eh quoi! Monſieur, pouvez-vous la laiſſer ſi long-temps dans la peine?

AGATHE *à Damon.*

Ah! Monſieur, vous paroiſſez touché de mon état; joignez donc vos inſtances aux miennes ; une ame ſenſible doit ſe faire un devoir de protéger les malheureux.

DAMON *aux genoux d'Agathe.*

Oui, belle Agathe, & vous devez tout attendre d'un

cœur qui vous adore. Mais l'auteur de vos malheurs eſt-il fait pour les plaindre ?

AGATHE *relevant Damon.*

Que faites-vous ? O Ciel !

GERONTE.

Que rien ne vous étonne ; c'eſt un époux que ma main vous préſente, il eſt digne de vous ; des raiſons que vous ſçaurez, l'obligent à paroître ſous cet habit ruſtique. L'acceptez-vous ?

AGATHE.

Hélas !

GERONTE.

Ce ſoupir ne m'en dit point aſſez ; ſerai-je déçu dans mon attente !

AGATHE.

Si je l'accepte, je vous perds ; ſi je le refuſe, je deviens ingrate.

GERONTE.

Non, & vous êtes encore maîtreſſe de vos volontés. Parlez.

AGATHE.

Mon cœur avoit déja prévenu mon obéiſſance, & l'é-

poux que l'amitié me préſente ne ſera point rejetté par l'amour.

DAMON.

Ah! rien n'égale mon bonheur!

GERONTE.

Que je ſuis ſatisfait! Apprenez que vous n'êtes point fille de mon Jardinier; votre naiſſance, quoiqu'ignorée, n'a rien perdu de ſes droits, & vous allez recueillir une ſucceſſion conſidérable.

DAMON.

Ah, n'attribuez rien à la fortune; pour m'engager, belle Agathe, c'étoit aſſez de vos vertus.

AGATHE.

Pardonnez, Monſieur, ſi je réponds mal aux ſentimens que vous faites paroître; mais je ne puis, & je ne dois encore m'occuper que de mon bienfaiſteur.

DAMON *baiſant la main d'Agathe.*

Que ce tranſport ſoit le premier gage de mon amour!

Lucas entre.

LUCAS.

A Damon.

A votre aiſe, Monſieur Simon, à votre aiſe; il me

A Géronte.

paroit que l'apétit vous eſt revenu .... C'en eſt donc

Regardant Agathe.

fait, Monſieur, vous les avez accouplés ..... Mais,

A Géronte.

qu'eſt-ce ? on diroit que t'a pleuré .... Je vous l'avois bian dit, que ſt'éflanqué là ne ſeroit pas de ſon goût.

GERONTE.

Tu te trompes, Lucas.

LUCAS.

Non morgué, car je n'ons jamais vu pleurer de fille le jour du mariage, à moins que ſtelle-ci ne faſſe ſemblant ; alle eſt aſſez maligne pour ça ; he bian ! tout coup vaille, les autres nouviaux mariés qui ſont là bas, ne pleurons morgué pas ; au contraire, ils viannent d'arriver avec des violons, & demandons à danſer ; ſtapendant il y en a deux qui manquions ; c'eſt vot Frontin & ſte gauppe plus laide & plus noire qu'un diable ; & l'on ne ſçait ce qu'ils ſont devenus, car ils n'ont point paru à l'Egliſe.

GERONTE.

O Ciel ! je ſuis dupe. Mais n'importe. Qu'il ne ſoit queſtion que de joie & de danſe .... Allons, mes enfans, achever mon ouvrage, pour n'être plus occupés que de nos plaiſirs.

FIN.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ
1955
B95R4

Beaumanoir
Les ressources de
l'esprit